Nouvelle-Orléans, septembre, 1938

# L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

## SOMMAIRE



Le Numéro, 50 Cents

"Imprimerie de la Sté. Anonyme du Courrier"


Exlibris
James F.

Nouvelle-Orléans, septembre, 1938

# L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

## Le Bureau



## Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpétuer la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

## Bussière Rouen

C'est le poète anglais Gray qui a dit si justement et de façon si frappante que "nos coeurs comme des tambours voilés battent journellement notre marche funèbre vers la tombe" et quelle que soit la durée de notre vie ces lignes demeurent éternellement vraies. Et cependant nous ne nous faisons jamais à l'idée que la Grande Faucheuse terminera tout à coup une existence qui nous paraissait utile et nous mettra brusquement pour ainsi dire en face du néant des choses et des hommes.

Ces réflexions me venaient à l'esprit alors que je suivais la dépouille mortelle de celui que l'on conduisait à sa dernière demeure, le 19 du mois d'avril de cette année (1937), un Louisianais de grande distinction et de rare mérite, Bussière Rouen, Président de l'Athénée Louisianais, homme de lettres et gentilhomme Créole personnifiant à nos yeux toute une hérédité française et toute une éducation néo-orléanaise dont il avait lieu d'être fier et dont nous aussi nous étions fiers pour lui.

Il est très vrai que nul n'est indispensable en ce bas monde. Il n'en est pas moins vrai aussi que certaines personnalités pendant leur vie terrestre accomplissent leur devoir avec tant de conscience et de noblesse, donnent un si admirable exemple à leurs concitoyens qu'ils finissent par devenir une partie intégrale du patrimoine civique d'une communauté et qu'ils semblent être doués d'une immortalité que l'on voudrait leur consacrer.

Celui que nous pleurons aujourd'hui était sûrement de cette catégorie. Bussière Rouen, sans conteste, était une des figures les plus connues et les plus estimées de

la Nouvelle Orléans. De bonne heure il avait su se créer une place tout spéciale dans le notariat louisianais, ce notariat qui s'apparente tellement à celui de l'ancienne mère patrie, qui lui ressemble même à un tel point que l'on peut dire d'un notaire louisianais qu'il possède des attaches juridiques et morales avec la France par le seul fait d'exercer une profession dans le cadre et selon les règles du droit français. Maître Rouen, pour lui donner la désignation française était, je l'ai souvent entendu dire, le type achevé du "parfait notaire." C'était là son titre de noblesse le plus important et celui qui, je le crois, lui tenait le plus au coeur. Et comme il avait raison. C'est bien à l'oeuvre que l'on connait l'artisan et c'est dans votre occupation journalière ou dans l'exercice de votre profession que l'on peut juger de votre valeur intellectuelle, spirituelle et morale. Or, Maître Rouen était de la lignée des Mazureau, des Legardeur, des Lapice, des Abel Dreyfous, des Charles Théodore Soniat, de tous ceux enfin qui ont laissé leur empreinte juridique et majestueuse dans le domaine des archives notariées. Il était même le dernier de cette lignée, ou l'un des derniers, car il se consacrait exclusivement à sa profession de notaire et n'exerçait pas comme beaucoup d'entre nous, ses confrères, le droit tout en cumulant aussi les fonctions de notaire. Il s'en tenait exclusivement, mais avec une haute conscience de la noblesse et des obligations de sa profession, à l'exercice du notariat. Personne ne rédigeait mieux qui lui, en termes juridiques et parfois archaïques, comme le veut le jargon du notariat, un acte de vente, le procès verbal d'un inventaire ou d'une assemblée de famille ou le texte d'un testament olographe. Il faisait ce travail avec amour, avec une aptitude extrême, moulant en caractères admirables et en une écriture impeccable les formules consacrées

par le temps et par la tradition. Et ici je m'empresse de dire qui si la graphologie est une science certaine, l'ecriture de M. Rouen, ferme, harmonieuse et merveilleusement lisible était un miroir dans lequel se reflétait la noblesse de son âme et de ses sentiments. Le notariat en Louisiane perd en la personne de M. Rouen son dernier représentant d'une école qui a toujours fait honneur à la profession.

"Bon sang ne saurait mentir" était la devise de celui dont nous déplorons la perte. Ce "bon sang" M. Rouen le tenait de la France maternellement et paternellement. La voix des ancêtres parlait fortement chez lui et de la façon la plus tendrement persuasive. Durant sa vie entière M. Rouen se montra fidèlement attaché à ses origines françaises et à la langue de ses aïeux. Tout jeune encore il fut admis à l'Athénée Louisianais, aujourd'hui connu sous le nom affectueux de "La Petite Académie Française de la Louisiane" et il en devint un des permiers lauréats. Il occupa au sein de cette assemblée pendant de nombreuses années les fonctions importantes de Secrétaire Perpétuel. A la mort de M. Alcée Fortier, de regrettée mémoire, M. Rouen fut élu à l'unanimité Président de l'Athénée et réélu successivement à ce haut poste depuis cette époque jusqu'au moment de son décès survenu le dimanche 18 avril de cette année. On peut dire que notre regretté président avait fait de l'Athénée Louisianais et de ses sociétaires une sorte de seconde famille, qu'il affectionnait tout particulièrement et qu'il recevait chez lui avec toute la cordialité et la simplicité qui le caractérisaient ainsi que sa fidèle et dévouée épouse. Pendant de longues années M. et Mme Rouen reçurent dans leurs demeures hospitalières de l'Avenue des Remparts et de l'Esplanade les conférenciers de l'Alliance Française de passage à la Nouvelle

Orléans ainsi que toutes les personnalités marquantes du monde littéraire français en visite dans notre ville.

Le défunt lui-même maniait la plume avec la plus grande aisance. On lui doit de nombreux articles d'un caractère historique, littéraire et artistique. L'un d'eux particulièrement, son essai sur les "Poètes Louisianais" est une excellente anthologie. Pendant de longues années le défunt fit la critique musicale de "l'Abeille de la Nouvelle-Orléans." Comme tout bon Néo-Orléanais de l'époque M. Rouen aimait ardemment la musique et fréquentait assidûment le temple lyrique de la rue Bourbon, l'Opéra Français, lieu de rendez-vous de toute une élite de la Ville du Croissant.

M. Rouen fut également Vice-Président de la Société d'Histoire de la Louisiane pendant une longue période. Tout ce qui avait trait aux origines et au passé colonial de notre Etat l'intéressait au plus haut point. Il avait été un des fondateurs de l'Alliance Franco-Louisianaise, dont il était encore un directeur honoraire au moment de son décès. L'Union Française, la Maison Hospitalière, Les Causeries du Lundi, en un mot tous nos groupements franco-louisianais lui avaient conféré le titre à perpétuité de directeur honoraire. Au moment de son décès il faisait aussi partie de la Commission de l'Auditorium de la Nlle Orléans. Il était juste qu'il en fût ainsi, car cet édifice a remplacé l'Opéra Français comme lieu des réunions et des bals de notre Carnaval tant vanté, dont M. Rouen était une des âmes enthousiastes et dirigeantes.

En un mot celui dont nous faisons l'éloge aujourd'hui tant dans sa profession que dans le domaine des lettres françaises ainsi que dans celui de l'esprit civique donnait à tous ses concitoyens un exemple des plus édifiants.

Et dans sa vie privée ce citoyen intègre, honorable et consciencieux faisait preuve également des mêmes qualités de coeur et d'esprit qui distinguaient sa vie publique. Bon époux, bon père et bon parent, ami sincère et dévoué, Catholique pratiquant, généreux et charitable, Bussière Rouen s'est éteint en laissant à ses descendants un nom que l'on respecte et que l'on révère.

Le Gouvernement Français à trois reprises avait récompensé ce fidèle serviteur. En 1890, M. Rouen fut nommé Officier d'Académie, en 1900, Officier de l'Instruction Publique et en 1935 à une réunion considérable de ses nombreux amis et admirateurs M. Rouen reçut des mains du Consul de France la décoration enviée d'Officier de la Légion d'honneur.

A sa femme dévouée, sa compagne secourable de tous les jours, ceux de la joie comme ceux des deuils, née Aline Soria, à sa fille, Mme S. A. Stewart et à son fils Guy Rouen, à ses petits enfants et aussi à sa belle-soeur Mlle Soria, qui professait à son égard un véritable culte, j'adresse toutes mes condoléances, en leur promettant que l'exemple du défunt me servira toujours de guide et d'inspiration dans la tâche que je me suis proposée.

Honneur à Bussière Rouen, citoyen utile, patriote lettré et chef de famille distingué. Il n'aura pas passé en vain sur la scène terrestre. Son souvenir, tel un flambeau, nous éclairera et nous indiquera la route à suivre pour que l'influence française en Louisiane reste aussi vivace qu'à l'époque où ce fidèle serviteur en était une des âmes dirigeantes. Honneur à sa mémoire. Paix à ses cendres.

**André Lafargue**

# L'Idéal et les Aspirations des Créoles de la Louisiane sous le Régime du Gouverneur Claiborne 1803-1816

La Place d'Armes à la Nouvelle-Orléans, le 20 décembre 1803 à onze heures du matin; l'air baigné de lumière dorée, les tours de la Cathédrale St. Louis en relief sur un beau ciel bleu d'hiver; les galeries de l'édifice municipal, les balcons des bâtiments et des maisons voisines envahis par les beautés et les élégants de la ville. Faisant face aux miliciens louisianais adossés à l'hôtel de ville sont les troupes américaines qui ont accompagné le général Wilkinson et le gouverneur Claiborne, commissaires nommés par les Etats-Unis pour recevoir officiellement la Louisiane des mains du préfet de la France. Dans la place se presse une foule de curieux, dominée par les plumets de militaires français et espagnols. Tel le fond du décor et la mise en scène pour le grand événement dont l'acomplissement doit donner un élan aux aspirations des Créoles de la Louisiane et les faire concevoir un idéal en rapport avec l'évolution de leur destinée.

Le moment approche où se présenteront les principaux acteurs de la scène politique. Le public les sait occupés en ce moment à régler les formalités d'usage. Bientôt ils se montreront et alors? . . . alors on échangera les drapeaux. Avec inquiétude les yeux se portent sur l'étendard de la France. Les coeurs battent plus vite. On voudrait retarder l'heure de la séparation.

Les "anciens Louisianais" comprennent que pour eux l'instant où descendra ce drapeau marquera le commencement d'un drame dans lequel ils se trouveront à la merci d'un régime nouveau. Ils jettent

des regards furtifs, caressants, sur cet étendard qui enregistre par ses couleurs la conquête de la liberté, faite par la foi et le courage. Une France nouvelle! Ils réfléchissent. Ils contemplent le tricolore tandis que de ses plis descend vers eux tout leur passé, un passé immense qui, sans se préciser à cet instant, flotte dans leur esprit, surgit en flots dans leurs coeurs et les étreint d'une émotion poignante . . . . Sur les balcons, dans les galeries, aux fenêtres, les voix des belles et des galants se sont tues. Il n'est même jusqu'aux "tout petits" comme l'aurait dit Daudet, qui ne demeurent indifférents et ne retracent avec âme leurs "petits bâtons" de souvenirs.

Mais le temps est inexorable. Les commissaires, Wilkinson et Claiborne, ceints de leurs écharpes, et accompagnés par Laussat, s'avancent. Bravement, car il avoue plus tard s'être raidi contre l'émotion, le ci-devant préfet s'adresse aux miliciens. Au nom de la France il les remercie du zèle qu'ils ont mis à servir leur ancienne patrie. Il leur présente les commissaires à qui il passe leur commandement. Avec quelques paroles bien choisies il leur recommande envers les Etas-Unis la même loyauté qu'ils ont démontrée aux deux puissances qui les ont gouvernés.

Le gouverneur Claiborne, digne, calme et d'une voix sympathique annonce que la cession de la Louisiane aux Etats-Unis présage un avenir glorieux aux habitants de cette province, ainsi qu'à leurs enfants, en leur procurant l'héritage de la liberté, des lois perpétuelles et le privilège de choisir leurs propres magistrats.

Pendant ce temps le drapeau français descend lentement, tandis que celui des Etas-Unis monte peu à

peu. Les canons des forts saluent selon la coutume. Un enseigne de vaisseau français s'avance et recueille pieusement l'étendard de la France. Il le porte au sergent-major des miliciens qui se l'enroule autour du corps et marche ainsi devant les soldats américains qui présentent les armes, battent au champ et le saluent. Une compagnie de soixante jeunes gens accompagne le drapeau jusqu'à la préfecture et y attend Laussat pour le lui remettre. Cet acte attendrit le ci-devant préfet jusqu'aux larmes "Nous avons tenu à rendre cet honneur à ce drapeau qui nous est si cher pendant que nous portions encore les cocardes de la République Française," expliqua l'officier des miliciens.

Si en cette occasion l'enthousiasme manqua à l'accueil du pavillon des Etas-Unis, lequel assure-t-on ne fut salué et acclamé que par quelques Américains, peut-on le reprocher aux Louisianais? A tout coeur bien-né la patrie est chère, et. . . . . la patrie s'en allait.

Ce même jour, le 20 décembre 1803, le Gouverneur Claiborne lance une proclamation pour annoncer formellement la prise de possession de la Louisiane par les Etas-Unis. Le 26 mars le Congrès des Etats-Unis vote des mesures pour donner aux Louisianais une forme de gouvernement. Jusqu'alors le gouverneur avait été gouverneur, intendant, juge suprême! Le gouvernement territorial destiné aux Louisianais ne devait commencer de fonctionner que le Ier octobre 1804. Le premier acte officiel du Congrès avait été de diviser la Louisiane en deux parties inégales, au grand mécontentement et chagrin de ses habitants, qui, d'après le traîté de cession s'attendaient à ce que le territoire en entier fut admis aux droits d'état indépendant dans les rangs de la Confédération Américaine.

Aussi les habitants refusent de se soumettre et de supporter un régime qui ne leur permet de jouir d'aucuns de ces privilèges tant vantés par ceux qui les ont conduits dans cette impasse. Ils s'efforcent de rétablir leurs droits sans plus tarder. Politiquement la Louisiane n'existe plus. Son nom a disparu de la carte géographique. A sa place se trouve le territoire d'Orléans, la moindre partie de la division; la plus grande partie, la Louisiane Supérieure, ou Haute Louisiane, se trouve annexée au territoire de l'Indiana. Lors de la cession, la population de la province entière s'élevait bien au-dessus de cinquante mille. Maintenant, après la division, le territoire d'Orléans compte moins que la moitié, mais avec un plus grand nombre d'esclaves. Les comptes rendus des débats au Congrès qui circulent parmi les Louisianais ne sont pas faits pour leur plaire. Ils se formalisent, avec raison, des obstacles que le gouvernement met à les recevoir comme citoyens. Leur confiance se trouve ébranlée. Tout de suite ils se réunissent en assemblées, et, dans le but de faire appel au Congrès, ils nomment trois planteurs, Destréhan, Sauvé et Derbigny pour présenter leur pétition au Gouvernement Américain. Le 4 janvier 1805 le mémoire fut référé au Senat. En termes énergiques les habitants du territoire d'Orléans demandaient trois choses: la nomination d'un gouverneur d'entre deux candidats de leur choix; le changement de juridiction de la cour suprême; l'importation des nègres permise à tous les habitants. Soutenus par la justice de leur cause ils se sentaient forts, et insistaient sur leurs droits comme Louisianais. Nous verrons plus tard ce qui en résulta. Examinons la situation à la Nouvelle-Orléans où se passeront les principales scènes du drame.

"Un an depuis que la Louisiane est américaine! Allons, donc, c'est tout simplement une ruse de Bonaparte. Est-ce que ses négociations politiques ne sont pas à la hauteur de ses capacités militaires? Après s'être fait renseigner comme il l'a été, vous croyez bien qu'il va lâcher à jamais une province comme celle de la Louisiane? Dans un mémoire que lui a rédigé un certain que nous ne nommerons pas pour le moment, il a devant les yeux la liste de tous les produits, la topographie, les cartes des points habités tels que Ste. Geneviève, St. Louis, la Nouvelle-Madrid, etc. Et, le territoire de l'Ouest? il lui tâtera le pouls au moment donné, et il prescrira le "remède." De l'autre côté, il y avait la surveillance bienveillante de l'Espagne qui y laissait demeurer ses ministres, sous prétexte de terminer ses affaires, et dont l'un, ancien gouverneur, bien vu des habitants, se plaisait à jouer son jeu d'échecs, en imagination, bien entendu, mais prêt à y jouer en réalité, pourvu que certaines combinaisons s'arrangeassent à son gré. Le jeune gouverneur américain souffre en silence. Il craint, mais il ne peut rien trouver à redire aux manières exquises de ce grand seigneur, le marquis de Casa Calvo. Cette rupture, dont il y a rumeur, du Territoire de L'Ouest avec les Etats-Unis, est-ce une hallucination? Claiborne y pense continuellement. Il a beaucoup pour l'occuper et le tourmenter. Pendant que les Louisianais se plaignent de ce que le Président leur a imposé un magistrat qui ne parle et comprend à peine leur langue, et qui a le pouvoir de les juger comme juge suprême, ce même magistrat est uniquement occupé de remplir la tâche difficile qui lui est confiée. Il remplira toujours ses devoirs avec une scrupuleuse honnêteté. Certes, la divine Providence qui dès l'an 1800 ou disons-le avec une foi pieuse, 1768, commença

les préparatifs qui devaient pousser les Louisianais dans la voie de devenir indépendante, inspira le Président quand il choisit ce jeune homme d'une trentaine d'années, à la physionomie douce, au coeur et aux manières sympathiques, pour les guider dès leurs premiers pas sur le terrain difficile du Territoire d'Orléans à la terre ferme de l'état de la Louisiane. C'est avec chagrin que ce magistrat, républicain dans l'âme, se voit contraint de jouer le rôle de proconsul. De crainte d'exercer un pouvoir despotique, il s'efforce de rendre ses jugements aussi doux que possible. Probablement, si sa juridiction eut été plus sévère, les divers fils, qui formaient le tissu de la population louisianaise, eussent été unis plus fermement et plus tôt; les propos insinuants de l'Espagne au sujet d'une rétrocession se fussent tus; les agents de révolte eussent été moins hardis. Mais, qu'en savons-nous? La Providence qui guidait, guidait sûrement, sans se tromper, la destinée de cette province qui passa de main. Son égide désormais la protège.

Dans ses rapports officiels, ainsi que dans sa correspondance particulière, le gouverneur Claiborne parle toujours avec sympathie des "anciens Louisianais." On ne peut douter de la sincérité de ses opinions qui sont l'expression intime de ses sentiments. Il regrette infiniment de ne parler leur langue afin de se rapprocher le plus possible de cette race colonisatrice qu'il admire, et dont les belles terres l'ont impressionné si agréablement dès sa venue, au point qu'il assure à ses supérieurs, à Washington, que le territoire d'Orléans dépasse ses espérances par sa beauté et ses richesses. Il leur raconte que le long des bords du fleuve, de Bâton Rouge à la Nouvelle-Orléans, il existe tout un chemin pourvu d'habitations dont les maisons paraissent élé-

gantes et confortables. Il ajoute qu'une atmosphère de prospérité les entoure. Il compare la Nouvelle-Orléans avec Baltimore. Les principales rues sont bien entretenues et les demeures sont très belles. Le progrès est à l'ordre du jour. Enfin il se déclare plus que satisfait de la maison de gouverneur qu'on lui destine. Plus tard quand il aura visité le reste du territoire, il deviendra plus épris que jamais de cette région qu'il veut à tout prix conserver aux Etats-Unis. Disons, "conserver", car le gouverneur, malgré l'optimisme dont il fait preuve, sent qu'il y a du danger. Selon lui, le danger ne viendrait pas, comme le pensent certaines membres du Congrès, des Louisianais, des Créoles. Ce serait un danger d'environnement tel que celui qui s'émane des marais malsains qui en maint endroits menacent cette ville si charmante. On lui a répété les paroles de Laussat à son départ et il en comprend le sentiment: "Quittant cette contrée, il m'en coûte trop de l'avoir connue et de m'en séparer." Quoiqu'étranger à la langue du pays, le jeune gouverneur comprend le coeur créole. Il lui reconnaît une affection toute particulière pour la France, cette France qui porte si haut dans le moment le drapeau national. N'être plus français, n'être plus de ceux à qui dira bientôt leur général qu'il leur suffirait de dire qu'ils étaient à la bataille d'Austerlitz pour qu'on leur réponde: "Voilà des héros," devait causer à ces Louisianais une tristesse bien pardonnable. Plutôt que de leur en vouloir de ce sentiment nostalgique pour la France, il le considère comme un gage pour l'avenir. L'amour du sol louisianais réclamera bientôt ces coeurs déçus dans leur espérance d'un retour à leur ancienne patrie. Leurs intérêts, l'avenir de leurs enfants les engageront dans la nouvelle voie. La vision de l'idéal qu'ils doivent se former, aussitôt que

se dissiperont le doute et l'incertitude qui voilent l'horizon, leur apparaîtra vive et nette. Plus tôt qu'il ne le pense, Claiborne assiste en spectateur pendant que les formes de cet idéal se dessinent, selon lui, avec un peu trop de hardiesse dans les débuts, mais, en sage, il s'abstient d'intervenir. Autant qu'eux il voudrait avancer le jour où, érigé en état, le territoire d'Orléans prendra sa place dans les conseils de la nation. Mais le moment n'est pas choisi. Il faut aux habitants une amalgamation plus complète, une connaissance plus approfondie des principes républicains. L'idée d'égalité dans son application personnelle les flatte, mais elle n'existe pas quand elle touche aux "Noirs" si nécessaires à la vie des plantations, dû aux conditions de climat qui ne permettent qu'à cette race inoculée des rayons solaires depuis des milliers de siècles de résister à leur ardeur. L'égalité naturellement ne va pas jusque là. Même la France tant aimée ne leur permettrait pas le privilège de sauvegarder cette barrière, une barrière qu'on ne saurait franchir sans attenter à la vie agricole de cette région. Claiborne ne le comprend que trop bien et voit avec émoi approcher la date où le trafic de l'importation des "Noirs" sera interdit. Pendant que des complications imprévues, de jour en jour, compliquent l'administration du gouvernement territorial, les Louisianais attendent avec impatience le résultat espéré par l'intermédiaire du mémoire adressé au Congrès. Le Ier octobre, 1804, le gouverneur qui a nommé les membres du Conseil législatif veut les réunir, mais quatre de ceux qui représentent les "anciens Louisianais" refusent de siéger: Boré, Bellechasse, Jones et Clark. Les deux derniers sont Américains de naissance, mais font cause commune avec les Créoles. Clark deviendra l'ennemi implacable de

Claiborne. Ils se déclarent tous les quatre opposés à l'administration, et, dans ces circonstances ils ne peuvent lui prêter leur concours. Ce n'est que le 4 décembre qu'on réussit à réunir le nombre de membres requis pour une séance. Et quand elle a lieu tous sont tellement imbus de l'idée de la rétrocession de la Louisiane à l'Espagne que ce conseil législatif leur paraît une farce. Beaucoup croient, plus ou moins naïvement, que Sa Majesté Catholique n'a qu'à faire un geste pour que les Etats-Unis lui rendent son ancienne colonie. La France, selon certains qui ont un penchant pour l'Espagne, n'avait pas le droit de se défaire de la province sans consulter son alliée. Vu les liens de sang qui unissent les Créoles, il serait facile de les ramener sous la domination de Sa Majesté Catholique. Cette situation paralyse les efforts. En comparant les avantages que leur offre l'Espagne avec ceux dont ils jouissent si peu dans le moment, et avec les coeurs mal à l'aise, tant sont fortes les rancunes, les méfiances inspirées par le grand nombre d'Américains dont ils se voient entourés, même les jalousies éveillées par la prépondérance que gagne la Nouvelle-Orléans sur les campagnes, que la balance doit pencher vers l'Espagne. Au moins les Créoles de la Louisiane cesseraient d'être humiliés par cette rivalité de deux races opposées en sentiments, en traditions, en usages; rivalité excitée, il est vrai, par ceux à qui il convenait de le faire. Claiborne peut s'inquiéter avec raison.

Mais le gouverneur, tout en étant inquiet, ne se défait pas de son manteau d'optimisme. Il n'a aucune preuve pour le faire douter de la loyauté des "anciens Louisianais." Et quoique le marquis soit entouré d'une atmosphère d'aristocratie peu en rapport avec les idées democratiques de la République, en diplomate

habile, il ne donne aucune cause définitive dont Claiborne puisse se plaindre Même quand on considère comme une menace à la ville les soldats espagnols qu'il entretient comme gardes, le gouverneur apprend par des gens de bonne foi que cette garde se compose d'un caporal et de quatre militaires, une retenue bien permise à un gentilhomme de son rang. Plus tard les bruits circulent que des troupes espagnoles, en masse, occupent divers postes sur les limites du territoire d'Orléans. Le gouverneur se rend chez le marquis. "Ce sont tout simplement les troupes que j'ai retirées de la Louisiane." Il n'y a rien à répondre. Claiborne s'en retourne chez lui. Mais bientôt la partie d'échecs n'intéressera plus le Marquis de Caso Calvo. Charles IV. s'était trop bien entendu avec Napoléon au sujet de la Toscane qui, convertie en royaume d'Etrurie, serait destinée à l'infante. L'Empereur ne respecta pas toujours ses promesses . . . . Le traité secret cependant intéressa Charles IV. et le fit négliger la Louisiane. Enfin arrive le jour où le gouverneur Claiborne se débarrasse de la présence de l'ex-intendant Morales à la Nouvelle-Orléans, et où il invite l'ancien gouverneur, au nom des Etats-Unis, à se retirer.

Le Congrès ne prête qu'une oreille sourde aux demandes des Louisianais. Le Gouvernement Général se borne à accorder à la Nouvelle-Orléans le droit de cité, une université et une bibliothèque. Des compagnies d'assurance y sont établies. La banque des Etats-Unis y fonde une succursale. Les habitants acquièrent le droit d'élire vingt-cinq représentants, mais comme le président se réserve le privilège de renvoyer les membres, à son gré, l'institution ne possède qu'un pouvoir illusoire. Le Congrès décide que quand la population s'élèvera à soixante mille habitants, ceux-

ci auront le droit de se réunir en convention dans le but de formuler une constitution pour l'état. En attendant cet accroissement, le territoire d'Orléans continuera d'être gouverné comme tel. Le Congrès s'arroge en plus le droit de déterminer pendant ce temps, à son gré, les limites dudit territoire.

Soixante mille! Au moment de la cession de la Louisiane, la province entière pouvait fournir ce nombre. Maintenant il faut recommencer de construire. D'où viendra cette population que l'on exige pour accorder aux Louisianais l'indépendance qu'ils convoitent? Un jour la sympathie qu'ils ressentiront pour les infortunés émigrés de l'Ile de St. Domingue, qui séjournent à l'Ile de Cuba, dans une atmosphère peu favorable, poussera ces Français à chercher asile sur le sol de la Louisiane. Dans l'intérim, l'évolution du territoire à la condition d'état souverain s'accomplit, lentement mais solidement.

Le 28 février 1805 le gouverneur Claiborne transmet au gouvernement des Etas-Unis la copie de l'acte qui incorpore la Nouvelle-Orléans en cité. Il s'occupe maintenant de nommer des magistrats. M. Jacques Pitot est nommé maire, M. Watkins greffier. Le 4 juillet 1804 Claiborne avait désiré présenter aux miliciens un drapeau américain. Pitot lui conseille d'en faire la présentation à l'église. Le gouverneur y consent et la cérémonie religieuse a lieu. Le même jour, fête de l'Indépendance des Etats-Unis, Derbigny prononce un discours. Tout se passe très bien, mais ce n'est que le 4 juillet 1806 qui donne des marques palpables des sentiments patriotiques louisianais envers le Gouvernement Général. Claiborne se hâte d'en faire part au Secrétaire de la Guerre: "Tous les magasins de-

meurèrent clos par ordre du Conseil Municipal, et la plus grande partie des habitants s'abstinrent de leurs travaux quotidiens. On célébra la grand'messe dans les églises, et le soir on chanta le **Te Deum.** Une tragédie, intitulée "Washington ou la Liberté du Nouveau Monde" fut jouée et applaudie par un auditoire composée principalement d'anciens Louisianais. La tragédie terminée, on se rendit en foule dans une salle publique et la soirée se termina par la danse. Comme d'usage, en ces occasions, les canons des forts saluèrent, et pendant la journée, le Bataillon d'Orléans se promena dans les rues. "Cela vous fait voir, ajoute-t-il, que le sentiment de bienveillance envers les Etats-Unis n'est pas étranger aux habitants. S'il existe encore des préjugés, je les rapporte aux propos malveillants de certains qui parlent la langue anglaise. Je vous assure que je vois poindre le jour où mes **anciens Louisianais** seront comptés parmi les citoyens les plus zélés de notre République."

Il n'y a pas de doute que le procédé de naturalisation fut pénible. L'introduction de la langue anglaise, en particulier, faisait souffrir. C'était une atrocité selon beaucoup. Mais la grande cause de désappointement du gouverneur était l'apathie des habitants envers le droit de suffrage. Lors de l'incorporation de la Nouvelle-Orléans en cité, il avait cru que les citoyens seraient très heureux d'élire les conseillers municipaux, mais quand arrivèrent les élections, l'intérêt s'était éteint. Cependant il ne faut pas croire que les trois années d'apprentissage à la naturalisation américaine furent des années de deuil. Loin de là. Chacun continua de surveiller ses intérêts et de jouir des fruits de ses labeurs. Faire marcher les sucreries était la principale occupation des planteurs depuis que

le cri de "il granule" était parti de l'habitation d'Etienne Boré pour se répandre dans toute la Louisiane. Quoique l'on continuât la cultivation du riz, du tabac, ainsi que de l'indigo en plus petites quantités à cause des insectes qui en dévoraient les feuilles, la culture de la canne à sucre, favorisée par le climat était de première importance. Elle rapportait vingt-cinq pour cent sur les fonds investis. Ainsi les démêlés politique n'affectaient d'aucune façon la prosperité du territoire. La liberté personnelle n'était nullement attaquée ni retranchée. Le caractère latin qui mêle à ses travaux les plaisirs de la vie ne changea point. Comme les fleurs qui reparaissent chaque année en dépit de sécheresses, de pluies, de gelées, d'ouragans, les jeunes gens du pays se parèrent comme toujours, aussi désireux que les papillons de voltiger dans l'air embaumé et de s'attirer des regards d'amour et d'admiration. Claiborne raconte que durant la première année de son régime, une des choses qui préoccupa la jeunesse pendant bien des jours fut un **charivari** que l'on comptait donner à une certaine veuve riche qui se remariait. On continuerait de l'ennuyer jusqu'à ce qu'elle consentît de faire don aux pauvres de mille **piastres**, et de donner un bal aux assiégeants qui se composaient de l'élite de la société. La dame en question possédait un revenu de quarante mille **piastres**, on pouvait bien lui faire délier les cordons de sa bourse. Donc, à qui de se divertir aux dépens des nouveaux-mariés.

En 1806 le territoire d'Orléans compte 26,069 habitants, dont 13,000 sont des Créoles, qui d'après la définition du nom, sont ceux d'origine française ou espagnole qui ont été "créés" dans les colonies latines, c'est à dire, françaises et espagnoles. Le chiffre

d'Européens se monte à 5,714 et représente les Français, les Espagnols, les Anglais, les Allemands et les Irlandais. D'Américains, il y a 3, 500. Les "Noirs" libres comptent 3,555. D'esclaves, le nombre se monte à 23,574. Ces derniers ne comptent pas comme citoyens. On est loin du chiffre requis par le Congrès pour ériger le territoire en état. Les émigrés, partis de St. Domingue après avoir séjourné dans l'Ile de Cuba, ne viendront que plus tard chercher asile en Louisiane. Mais le temps passe vite: 1807, 1808, 1809 et les voilà arrivés, reçus à bras ouverts par les habitants. Seulement la question des "Noirs" qui les suivent soulève des objections. Les esclaves auxquels on défend l'entrée trouvent moyen de se faufiler dans le territoire. On ne s'en soucie plus. La population se trouve augmentée de plusieurs milliers de blancs. Le gouverneur eût mieux aimé que le nouvel apport d'immigration vînt des Etats-Unis, mais il reconnaît que les Français venues de l'Ile de Cuba sont, pour la plupart, d'honnêtes gens. Il sympathise avec eux. Vient cependant un moment où le gouverneur croit devoir arrêter ce flot d'immigrants qui vient, non seulement des Antilles, mais de tous les recoins du globe. Il avertit le consul des Etats-Unis, à la Havane, de conseiller aux Français qui ne sont pas encore partis, de chercher asile ailleurs. La Nouvelle-Orléans ne peut continuer d'en recevoir, vu que les maisons regorgent d'habitants et que le prix des denrées a tellement augmenté que les habitants en souffrent.

Voyons quelles formes prennent les aspirations des Créoles de la Louisiane depuis 1806. Poursuivent-ils toujours la réalisation de l'idéal qu'ils s'étaient formé? Ses lignes, se sont-elles effacées ou exposées aux brumes du doute, à des courants opposés, persistent-

elles à demeurer vives? Les Créoles, impressionables comme ils le sont, conservent-ils dans sa pureté vierge l'idéal qu'ils s'étaient fait de la liberté résumée dans les statuts d'un état indépendant? Profitent-ils des avantages que le territoire d'Orléans, quelques humbles qu'ils soient, leur procure? Les Créoles de la Louisiane ne sont pas des êtres à part. Ils sont sujets aux mêmes défaillances que leurs frères de n'importe quelle nation. Nous ne pouvons rendre compte de leur état d'esprit qu'en poursuivant l'étude de la chaîne d'événements qui survinrent.

Après l'échec que reçut le mémoire adressé au Congrès en 1804 les Louisianais comprirent que l'initiative ne leur était point permise. En général le Créole n'est pas persévérant. Avec un haussement d'épaules, un "A quoi bon?" ou un "Je m'en moque," il s'en va son bonhomme de chemin, sans avoir l'air de s'en inquiéter, mais conservant en soi passablement de rancune qui, de temps à autre, lui monte à la **tête** comme la soupe au lait dans la casserole. Mais, certains Créoles sont d'un autre calibre, ils sont même entêtés, et ceux-là quand ils veulent, ils veulent, coûte que coûte. Eh bien! il y en avait de ces preux têtus. Ils portèrent haut l'étendard de l'idéalisme. Quand "A quoi bon?" demandaient les autres, les sceptiques, les "tout petits", ils répondaient: "Pour que le monde sache que nous sommes sur le champ d'honneur, prêts à nous mesurer avec l'injustice. Eriger le territoire d'Orléans en état indépendant, reprendre le nom de Louisiane qui lui appartient de droit, et, d'une moindre importance politique, vu que nous devons employer l'anglais dans nos rapports avec le gouvernement fédéral américain dont nous deviendrons une partie intégrale, conserver à nos enfants, faire vivre dans

leurs coeurs la langue française. Du moins si elle n'est plus la clef de la maison centrale qu'elle soit celle qui ouvre la porte des souvenirs, des traditions qui nous relient et nous relieront toujours à notre mère-patrie, la France! . . . .

Passons à 1807, à 1808. Le Conseil Législatif siège à la Nouvelle-Orléans. Deux jours plus tard le gouverneur est surpris de l'arrivée inattendue du général Adair qui lui annonce que le colonel Burr doit arriver dans la ville dans trois jours. Coup de théâtre! Les intentions du général Adair n'eurent point le temps de se préciser. L'après-midi du même jour, l'hôtel qu'il honore de sa présence est cerné par cent vingt soldats des troupes américaines. On ne permet pas à Adair d'achever le repas qu'il est en train de manger. On l'emmène au Quartier Général où il est mis sous verrous en attendant le départ d'un navire. La police fait plusieurs arrestations et puis, le surlendemain Wilkinson leur rend la liberté. Des pourparlers, des critiques de ce que le gouverneur a fait ceci, Wilkinson a fait cela quand ils auraient dû faire tout le contraire, opposés à l'approbation des amis du magistrat et de l'officier! Le gouverneur, tout émotionné de l'incident, se hâte d'en faire un rapport aux autorités dans la ville de Washington. Il veut se préparer au cas où le conspirateur Burr oserait se montrer. Toute la ville s'excite. On ne sait au juste ce qu'il en est, mais on jase tout de même. Enfin on finit par apprendre que Burr est arrêté dans les environs du Fort Stoddard, dans l'Alabama. L'usage qu'avait fait le Général du privilège de **Habeas Corpus** après l'arrestation des trois **suspects** accentue le conflit entre l'autorité civile et l'autorité militaire.

La tâche du gouverneur n'est pas facile. Il est constamment soumis à des attaques dirigées contre son administration. Un caractère moins viril, moins droit, en souffrirait, mais le gouverneur tout en admettant qu'il se trompe parfois, n'hésite pas dans la conduite qu'il s'est imposée, et qui longe le chemin de l'honneur et de la probité. Son innocence le soutient. Sa conscience lui permet de dormir en paix. Il a beaucoup d'amis parmi les Créoles. Il leur en est reconnaissant. Une fois seulement, dans ses rapports officiels, il lui arrive de se plaindre de leur insouciante attitude envers leurs devoirs législatifs. Bientôt il tâche de faire oublier l'impression que ses paroles, provoquées par l'élection de son ennemi Clark au Congrès, ont pu produire sur ses supérieurs.

Le péril des "Noirs" plane sur le territoire d'Orléans. La population d'esclaves a tellement augmenté. Il faut être en éveil de peur qu'ils ne suivent l'exemple des nègres de St. Domingue.

En 1809 un nouveau mémoire est soumis au Congrès des Etats-Unis par les Louisianais, tant anciens que nouveaux, qui exigent que le territoire d'Orléans soit érigé le plus tôt possible en Etat indépendant. Survient la déclaration d'indépendance de leur voisine, la Floride Occidentale. Après des débats au Congrès au sujet de leur annexion aux Etats-Unis, le parti administratif l'emporte, et la Floride Occidentale est adjointe au territoire d'Orléans. Claiborne est chargé d'étendre ses pouvoirs administratifs sur les paroisses formées de cette nouvelle addition territoriale. L'annexion de cette ancienne dépendance de l'Espagne donne lieu a beaucoup de pourparlers des uns et des autres. L'ambassadeur anglais fait des représentations au président à ce sujet. Il soutient les droits de l'Espagne qui est maintenant l'alliée de l'Angleterre.

Il conteste le pouvoir des Etats-Unis de s'approprier ainsi un territoire étranger. En attendant, les événements se déroulent, et le 4 janvier 1811 le Congrès est de nouveau agité. Il est maintenant question de recevoir le Territoire d'Orléans parmi les états indépendants. Les Louisianais sont sur le point de voir se réaliser leurs aspirations. Le soleil de 1811 lance ses rayons sur leur territoire dont le nombre d'habitants, sans compter les Floridiens, s'élève à 75,556. Mais voilà, qu'au grand étonnement des partisans de l'émancipation dudit territoire, il s'élève une forte opposition. M. Quincy de Massachusetts d'éclare carrément qu'il n'y a pas de place pour le territoire d'Orléans. Il ajoute que la Constitution des treize états originaux a été rédigée pour eux et non pour les habitants de la Louisiane, ni même du Canada. Avec une acrimonie stupéfiante il essaie de renverser les fondations sur lesquelles repose le territoire d'Orléans. Et quand à son avenir, il refuse même d'y penser. Certes, son indifférence envers son prochain ne lui gagnera pas le ciel. Espérons que le repentir le sauvera. M. Rhea de Tennessee et M. Poindexter de New York rétablissent l'équilibre et ramènent le calme par leurs paroles justes et leur vision intelligente et sympathique. Puis quand M. Quincy laisse tomber son manteau et que son auditoire reconnaît chez lui le physique du faible qui a recours à l'arrogance pour effrayer son adversaire, il y a un revirement de sentiment. Des indifférents jusqu'alors s'intéressent. Quincy avait admis que les proportions gigantesques du territoire de la Louisiane l'effrayaient, qu'un jour l'enfant devenu homme serait une menace pour les Etats-Unis. Cette façon de considérer la question ne convient pas aux Américains. L'honneur l'emporte. La victoire enregistre une majorité de 41 votes. Le

11 février le Congrès érige le territoire d'Orléans en état. Le 20 du même mois le Président y met son sceau d'approbation.

Les Louisianais doivent se réunir en Convention. Dans ce but ils étudient les moyens de choisir des représentants de chaque paroisse. La partie de la Floride Occidentale annexée ne peut avoir de voix dans la Convention, les Etats-Unis n'ayant pas encore définitivement réglé le rang qu'elle doit occuper. La Législature passe des mesures pour fonder deux banques qui doivent remplacer la succursale de la Banque des Etats-Unis, destinée à se retirer à l'expiration de sa charte. Une autre mesure, très intéressante pour les Louisianais, et qui marque une ère nouvelle dans les moyens de transports sur l'eau, donne à Edouard Livingston et à Robert Fulton de New York le privilège absolu, ou monopole, de bâtir, de construire, d'employer et de faire naviguer des bateaux employant pour forces motrices le feu ou la vapeur, dans toutes les eaux du Territoire durant dix-huit ans à partir du 1er janvier 1812.

Le 4 novembre la Convention siège à la Nouvelle-Orléans. Le Breton d'Orgenois est élu président **pro tempore.**

Le 18 novembre les membres de la Convention s'assemblent de nouveau et nomment Julien Poydras président. Eligius Fromentin est nommé secrétaire.

Au cours de la séance le jour suivant, M. Watkins propose à la Convention de s'occuper définitivement de formuler la Constitution qui doit être la base de l'Etat de la Louisiane et lui assurer son rang dans les Etats-Unis d'Amérique; et aussi, que la Convention travaille à établir une forme de gouvernement propre à un Etat. Ces mesures sont mises au vote et l'emportent par une forte majorité.

Le 23 novembre la Convention nomme, par suffrage, un comité de sept à qui est confiée la tâche de préparer et de présenter à la Convention le plan d'une Constitution. Dans six jours le comité a achevé le travail et présente le document. Après les préalables d'usage, tels que la lecture de ladite pièce, les définitions des limites de l'Etat, etc., la Constitution est adoptée à l'unanimité, et M. M. Magruder et Fromentin sont chargés de se rendre à la ville de Washington pour y présenter le document aux autorités chargées de le recevoir. Ces messieurs partiront, chacun muni de la magnifique somme de deux mille dollars pour faire face à leurs dépenses. La Convention s'ajourne le 28 janvier, après avoir prévu aux éventualités et voté les mesures qu'elle croit essentielles pour rendre la Constitution acceptable et pratique dans son application. Les membres souhaitent qu'elle reçoive l'approbation du Congrès.

Le Congrès accepte la Constitution. En sanctionnant les actes de la convention louisianaise, il annexe au nouvel état le territoire au nord de l'Iberville, aujourd'hui bayou Manchac, jusqu'à la rivière aux Perles et au trente-unième degré de latitude, lequel n'avait pas été compris dans les limites décrites par la convention. Le 30 avril est fixé pour l'entrée officielle de la Louisiane dans les Etats-Unis.

La Louisiane! que ce nom semble doux après le long silence de l'administration territoriale. Dans la ville, les amis se donnent la main avec le sentiment qu'à la fin on y est arrivé. Les femmes sourient avec plus de douceur, plus d'attendrissement. Les vieux et les vieilles ont le regard plus vif, et on leur surprend une larme si l'on s'avise de les questionner sur l'événement. La jeunesse qui est toujours joyeuse et insouciante va son train mais se trouve un peu sur-

prise de l'émotion des "grands." Et si par hasard on rappelle à un Louisianais qu'il est "Américain", il répond naturellement, "mais je suis Louisianais, et Louisianais français pardessus le marché." Dans les campagnes il en est de même. Le moqueur qui se balance près du nid de sa compagne laisse dans les coeurs un écho de son chant. L'Acadienne fredonne avec plus d'entrain en s'accompagnant du ronronnement de son rouet. Le planteur trouve la saison bien plus belle que l'année précédente. Et parce que "M'sieu a pé paraît si content," les esclaves qui n'y comprennent rien se disent: "peut-êtr' l'a pé réfléchi donné nous bal à soir. **Dansé, Calinda, dansé, Calinda, boudoom; boudoom; dansé Calinda"**, et les petits "Noirs" de commencer à sauter de joie.

Et cependant viendra un moment où un bon nombre de Louisianais, des anciens, pour une raison que l'on ne s'explique pas, se retireront des salles législatives de l'état. Est-ce qu'après avoir établi l'état, la soif du pouvoir n'a pas d'attrait pour eux, même après avoir prêté main forte pour rédiger la Constitution, L'historien qui nous a si fidèlement raconté les événements de cette époque, admet franchement qu'il y a une chambre close où il n'a pu pénétrer. Elle garde le secret, et puisque nos pères n'ont pas tenu à nous le faire savoir, respectons-le. Mais nous devançons. Ils n'ont pas encore lâché les rênes.

Comme pour saluer le jeune état, le 10 janvier 1812, les habitants de la Nouvelle-Orléans reçoivent la visite du premier vapeur sur le Mississipi. Le capitaine annonce qu'il a accompli la descente du fleuve dans . . . deux cent cinquante-neuf heures ! ! ! Tout le monde reste émerveillé, et s'empresse d'examiner et d'admirer ce chef-d'oeuvre du génie de l'homme.

La Louisiane, majeure, doit maintenant s'occuper de ses intérêts d'une façon plus particulière. Un des premiers actes de la législature est de choisir un site pour la capitale de l'état. Un comité, nommé par le sénat et la chambre de représentants de la Louisiane est chargé de s'en occuper. Tous les détails d'une administration virile et saine reçoivent l'attention des législateurs. Les élections ont lieu. Il y a deux candidats: Claiborne et Villeré. Claiborne est élu, ce dont il est heureux, et reçoit comme preuve admise que son administration antérieure n'a pas déplu aux Louisianais. Il leur sait gré de ce geste de confiance et d'approbation. Villeré est réservé pour une autre époque à laquelle sa mémoire est aussi honorablement et fortement attachée que celle de Claiborne au régime de 1803-1816. Sur la liste où sont enregistrés les noms des sénateurs et des représentants, se trouvent des noms connus de nous tous. Ce serait trop long de les énumérer . . . Voilà que pendant que les Louisianais travaillent avec ardeur à régler le mécanisme compliqué du nouveau gouvernement, le Congrès annonce que la guerre est déclarée entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Dans son discours inaugural du 31 juillet le Gouverneur Claiborne fait appel au patriotisme des Louisianais. Il juge nécessaire de convoquer en session extraordinaire l'Assemblée Générale. Il en fixe la date au 23 novembre 1812. Son but est de nommer des électeurs dans le choix d'un Président et d'un Vice-président pour les Etats-Unis. Le Sénat et la Chambre des Représentants nomment Julien Poydras, Philémon Thomas et Etienne Hopkins pour représenter la Louisiane.

Le 4 mars 1813, James Madison qui a été réélu Président, dans son discours inaugural, explique que

la guerre s'est imposée à l'Amérique contre le gré de la nation. Le gouvernement a travaillé sans relâche pour éviter le conflit, mais la sécurité future du pays ordonne de résister à un pouvoir altier. Il insiste sur la justice de la cause américaine. Il vante la force, le courage des Americains et les assure que les ressources du pays sont assez amples pour suffire à leurs necessités. La Grande Bretagne ne peut les vaincre.

Claiborne fait appel au Gouvernement Général pour lui fournir des troupes. La Nouvelle-Orléans est le point vulnérable des Etats-Unis. C'est ce qui avait poussé Jefferson à acquérir la Louisiane. Il y a sur terre un endroit, un seul, dont le maître doit être naturellement et constamment notre ennemi," avait-il écrit à son ministre, Robert Livingston, à Paris. Donc il faut protéger la Nouvelle-Orléans.

Mais un danger encore plus funeste existe dans le voisinage immédiat. Des bandes de sauvages attaquent plusieurs paroisses dans les environs du Bayou Manchac. Les habitants de la Nouvelle-Orléans apprennent que la nation Creek commet des atrocités dans le voisinage de la Mobile. Trois cent cinquante hommes, femmes et enfants ont été massacrés. Le governeur fait appel à tous les colonels de miliciens pour protéger les habitants de la Louisiane. Il entreprend un voyage qui le mène jusqu'à Natchitoches où il "parle" avec le chef des Caddo, tribu indienne dont les ennemis sont les Osages. Dans un langage pittoresque, il lui recommande de se méfier des agents de la Grande Bretagne et de s'attacher loyalement aux Etats-Unis qu'il compare au chêne, — un corps solide avec dix-huit rameaux, ou familles, qui lui sont attachés et qu'il protège. Lui, le Père saura protéger ses enfants rouges contre leurs ennemis.

Un peu avant, l'attention du gouverneur s'était fixée sur les Baratariens dont les déprédations dépassaient les bornes. Il avait décidé de mettre fin à leurs manèges. Jusqu'alors l'insouciance des Louisianais avait permis à ces maraudeurs de continuer leur trafic qui prenait des proportions énormes, jusqu'à vendre des "noirs." A cette époque, l'histoire ne les avait pas encore glorifiés. Ils étaient contrebandiers purs et simples. Mais Claiborne devint trop occupé dans le moment pour organiser les moyens de les expulser du lieu qu'ils avaient choisi comme refuge. Ces Lafitte! Combien d'histoires ont circulé à leur sujet! Au bout du compte, il faut leur rendre justice. Il fallait qu'il existât des sentiments extraordinaires chez eux pour leur permettre de passer au-delà de toute rancune envers les Louisianais, qui avaient refusé leur offre d'aider dans la défense de la Louisiane, pour s'adresser au chef militaire des Etats-Unis. Jackson seul a dû connaître le mobile secret des Lafitte dans leur vie d'aventure.

L'année s'achève tristement pour le fidèle gouverneur qui prévoit de longue date que la conquête de la Louisiane sera l'objectif de la Grande Bretagne. Les Louisianais, est-ce possible qu'ils ne se rendent pas compte de la gravité de leur situation? Même si leur loyauté se borne à défendre uniquement le sol louisianais, ne leur manque-t-il pas cet **esprit de corps** qui en temps de danger doit d'un seul coup soulever toute une nation? Le Gouverneur est aux abois. Les officiers des miliciens sont on ne peut plus obligeants et sympathiques, mais ils n'accomplissent que très peu. De l'autre côté, du Gouvernement Général, il ne reçoit pas le renfort de militaires qu'il demande. Les nouvelles de la guerre n'arrivent que très rarement, et sont d'une nature à refroidir l'ardeur du sang

créole. Les opérations dans le Nord-ouest ont échoué. Là aussi, la guerre n'éveille qu'un sentiment passif qui se borne à protéger son chez-soi. Le Général Van Raensler qui, avec six mille hommes s'est avancé sur la frontière du Canada, se voit contraint d'en laisser cinq mille sur le sol américain, parce qu'ils déclarent qu'ils se sont engagés pour défendre le pays et non pour envahir une terre étrangère. Le Général avec mille soldats traverse et prend le fort à Queenstown. Encouragé par ce succès il retourne chercher les récalcitrants qui refusent de nouveau. Pendant ce temps les Anglais ont repris le fort et les Américains sont prisonniers. Le Général démissionne. Est-ce le contraste avec la verve, l'exubérance de troupes emportées par l'éloquence d'un Napoléon qui laisse les Créoles de la Louisiane froids? Rêvent-ils d'une gloire impossible à réaliser? Continuent-ils de croire à l'étoile du conquérant de l'Europe, ou voient-ils déjà descendre sur Waterloo l'ombre de la défaite? Nous croyons tout simplement que les Créoles ont decidé, en secret, qu'ils défendront le sol louisianais, mais qu'ils seront commandés par leurs propres officiers.

C'était cette confiance en eux-mêmes qui tourmentait Claiborne. Braves? impétueux? pouvait-on douter de ces Créoles qui avaient répondu au cri de Galvez: "Que ceux qui m'aiment me suivent!" et qui, dans un élan héroïque, accomplirent l'impossible? On ne saurait comparer ce qui s'était passé alors avec ce qui adviendrait au cas où l'Angleterre envahirait la Louisiane. Le gouverneur expose aux habitants toutes les horreurs d'une invasion, sans toutefois parvenir à les réunir dans un ensemble où ils se prépareraient, par la discipline, à se mesurer avec des vétérans mûris sur les champs de bataille de l'Europe.

Depuis la victoire de Perry sur le lac Erié, où la fameuse dépêche: "Nous avons rencontré l'ennemi et il est à nous, etc." il n'était arrivé rien pour impressionner les Louisianais. La prise de Washington et l'incendie de ses principaux édifices n'étaient pas faits pour encourager un état nouveau. La victoire du général Harrison et la mort du chef indien Tecumseh ne comptaient que dans le sens que l'on était revenu au point de départ. A Baltimore, où l'attaque britannique contre le Fort McHenry avait échoué, les Anglais perdirent leur général. Cette perte les décida à se retirer. Maintenant tous leurs efforts se destineraient à prendre la Louisiane. En conséquence de droits usurpés par Bonaparte l'Angleterre se refuse à reconnaître cette province comme territoire américain. Cette colonie sera leur proie légitime. Ils feront des préparatifs, non seulement d'invasion, mais de gouvernement pour ces terres qu'ils se proposent de conquérir. Ils comptent sur l'indifférence des Louisianais envers les Etats-Unis. Ils ne savent que du fort McHenry l'écho de "La bannière étoilée" s'est répandu à travers le pays.

Qu'attendent donc les Louisianais? Encore la Providence les prend par les mains et les guide. Leur général est choisi. Ils se groupent autour de lui. Jackson les rend obéissants à la discipline, lui, ce général formé par des luttes acharnées avec les sauvages **Creek** dont il a triomphé. Ses propres troupes, les hommes qui ont conquis, arraché le Territoire de l'Ouest des Indiens, et y ont poussé la charrue jusqu'à ce que ce territoire, par ses richesses agricoles, commande une admiration plus légitime que celle que l'on accorde aux conquérants de peuples, ces vaillants du Tennessee et du Kentucky sont dans la Louisiane pour protéger le port de la

Nouvelle-Orléans qui est aussi le port de leurs espérances et dont ils ne peuvent se passer. Nous disons qu'ils sont là, prêts, mais en quels nombres? D'autres viendront . . . arriveront-ils à temps? . . . on se le demande . . . l'ennemi est en vue. Les portes de la Nouvelle-Orléans, cette ville qui tient la clef de l'entrée dans la Louisiane, sont-elles suffisamment gardées? Ces canaux, ces bayous qui relient les eaux des lacs avec celles du fleuve, sont-ils en état de refuser accès à l'ennemi? Le général Jackson donne ses ordres. Les Louisianais, qui le reconnaissent comme chef et arbitre des destinées de la Louisiane, obéissent. L'enthousiasme de la population s'enflamme.

Décembre 1814 voit s'achever les préparatifs pour repousser l'envahisseur. Il y a tant de points à surveiller, tant de courants à combattre, tant de travaux ingrats à accomplir que l'on n'est parvenu qu'avec peine à terminer l'immense tâche qui doit servir de point d'appui à la victoire. L'ennemi n'attendra pas, on le sent, l'année nouvelle pour s'avancer. En effet il s'avance. On le repousse, ou on le tient en suspens pendant que le travail continue. Il essaie toutes les portes. On les lui a fermées au nez. Et les jeunes Louisianais de rire et s'amuser comme des gosses qui ne voient dans les vagues qui les menacent et peuvent les engouffrer que l'écume blanche qui clapote et danse joyeusement sur leurs cimes.

Ainsi l'ennemi signala sa présence vers la fin de l'année par de nombreuses tentatives d'attaques. Les Tennesséens, par leur code d'honneur militaire personnel, étaient, à cette époque, cousins germains des Peaux-Rouges. Pour eux le sol qu'ils habitaient était en danger, il fallait coûte que coûte se défaire de

l'envahisseur. Les Anglais souffrirent des pertes énormes. Cachés dans les arbres, embusqués, ces hommes, qui portaient une casaque couleur de terre, frappaient à coup sûr, et mettaient la terreur dans les coeurs de l'ennemi.

1815, le 1er janvier: canonnades et fusées de Congrève accompagnées d'un effort suprême pour créer une brèche dans les lignes américaines! En vain. Les efforts s'affaiblissent sans toutefois cesser complètement. Une part du renfort de soldats que Jackson espérait recevoir du Kentucky arrive, mais il leur manque des armes. On tâche de leur en procurer en faisant une enquête domicilière chez les citoyens restés à la Nouvelle-Orléans. Le 6 janvier, autre attaque . . . mais hâtons-nous d'arriver au 8 janvier, date inoubliable dans l'histoire de la Louisiane.

Le général Jackson comprend qu'il se trame quelque chose: une attaque majeure. Est-ce que ce sera de l'autre bord du fleuve ou de son côté? L'ennemi a décidé en faveur de Jackson. Le général, avec trois mille deux cents hommes, voit s'avancer sur lui et les siens de douze à quatorze mille soldats anglais, tirés des meilleures troupes de la Grande Bretagne, soutenus par de fortes pièces d'artillerie. Nos avant-gardes avaient annoncé que l'ennemi venait. A un moment donné une fusée de Congrève part à la lisière du bois. C'est le signal de l'attaque. Une des batteries louisianaises riposte par un coup de canon. En formation de soixante hommes de front, les Anglais s'avancent. Les pièces d'artillerie placées près du bois font feu, d'autres s'engagent pendant qu'une pluie de fusées servant de barrage accompagne l'ennemi qui avance. Les Tennesséens et les Kentuckiens qui protègent les

tranchées tirent à volonté avec une telle vitesse qu'ils semblent recouverts d'une nappe de feu. Les détonations soutenues de l'artillerie américaine mettent bientôt le trouble dans les rangs de l'ennemi malgré que leurs officiers les encouragent et tâchent de les rallier . . . . Mais pourquoi récapituler ce que nous savons? La fin glorieuse du combat est ce qui nous intéresse. Cette fin qui, victorieuse, couronne l'idéal des Créoles de la Louisiane, idéal consacré par le baptême de feu qu'ils reçoivent avec leurs frères d'une autre race mais de mêmes sentiments patriotiques. **Vincet amor patriae!** La victoire est à eux! Mais . . . plus est glorieuse la victoire, plus triste est l'ombre qu'elle projette sur le champ de bataille. Nous n'avions perdu que huit . . . l'ennemi deux mille. Le général Packenham comptait au nombre des morts. Il n'y eut point d'acclamations joyeuses cette fois-ci. Des sentiments d'humanité triomphèrent, et avant que le feu eût cessé nos soldats se hâtèrent de faire emporter les blessés à un lieu où ils pussent recevoir des secours. Le carnage laissa nos braves Louisianais muets et sérieux. Le grand danger est passé. La Louisiane est sauvée. La Nouvelle-Orléans échappe au danger. Mais le général tout en étant satisfait continue de veiller.

Les citations de bravoure se multiplient. Les Louisianais sont de ceux qui font les Etats-Unis oublier leurs échecs dans le Nord-ouest. Quand plus tard le Congrès reconnaîtra publiquement leurs services dans la défense de la nation, ils savoureront une douce vengeance.

Toujours le conflit de l'autorité militaire et de l'autorité civile occasionne des ennuis. La Nouvelle-Orléans n'en fut point exempte. Mais passons rapidement sur l'attitude des législateurs qui s'obstinèrent

à imposer leurs droits pendant que le militaire se trouva lui, en droit de forcer la consigne. Le pour et le contre pourraient remplir un volume. Laissons de côté les actes plus ou moins désagréables qui, sans toutefois diminuer l'éclat des faits d'armes d'un héros, jetèrent néanmoins une ombre sur la satisfaction publique. Arrêtons-nous au 23 janvier 1815.

La scène se passe à la Place d'Armes à la Nouvelle-Orléans. Contre un beau ciel bleu d'hiver les tours de la cathédrale se détachent telles que le jour de la Cession. Mais le calme triste de ce jour n'a rien en commun avec la gaîté qui anime les visages de ceux qui maintenant ont envahi les balcons et apparaissent aux fenêtres des édifices et des maisons environnants. L'occasion est la grand'messe solennelle que doit célébrer l'abbé Dubourg en actions de grâces pour la victoire remportée. Dans la rue une foule se presse et se coudoie avec les militaires louisianais qui, depuis l'entrée de la place, s'étendent de chaque côté jusqu'à l'église. Dans le centre de la place, sous un arc de triomphe érigé pour célébrer la victoire, le général Jackson reçoit l'hommage d'une population reconnaissante. Le moment est consacré au délire de la joie, et la foule dans un élan d'enthousiasme joue son rôle avec entrain. Puis le héros couronné s'avance vers l'église ou l'abbé Dubourg échange avec lui des compliments d'occasion. La musique martiale se tait devant les notes majestueuses de l'orgue et la foule en silence suit le héros chrétien qui va se prosterner devant Celui plus haut que lui.

Le drame de l'émancipation de la Louisiane est fini. Son épilogue fait plutôt partie du prologue de la prochaine administration. Le rideau descend. Saluons les Louisianais et leur brave gouverneur, Claiborne.

**Aline de l'Isle Kennedy**

# Le Vieux Carré De La Nouvelle-Orléans

---

## Avant-Propos

Nous vivons dans un pays neuf. Rares sont les villes américaines qui peuvent se vanter d'avoir une histoire remontant à plus d'un siècle ou d'un siècle et demi, et les vestiges du passé, sous la poussée irrésistible de ce progrès matériel qui constitue la gloire de notre époque, ont à peu près disparu de nos grandes cités. Toutefois, il existe une cité américaine qui possède comme une tranche du Vieux Monde, offrant un vif contraste à ses gratte-ciel, ses quais ultra-modernes, et ses gares bruyantes. Ce quartier unique aux Etats-Unis, le Vieux Carré de la Nouvelle-Orléans, c'est l'héritage qui nous vient de ces braves fils de la France et de l'Espagne dont la vision et la foi surent triompher des pires obstacles de la nature et des hommes. Ils ont marqué de leur sceau l'oeuvre accomplie à force de patience, de sueur et de sang, et l'empreinte de leur génie a résisté aux injures du temps, aux incendies, et à l'indifférence des hommes. De telle sorte, que les étrangers qui recherchent dans son architecture, ses rues étroites, ses patios, et ses boutiques tout ce qu'on appelle la couleur locale, demeurent sous l'impression qu'ils sont en même temps dans le présent et dans le passé, dans l'Amérique moderne et dans quelque quartier de la vieille Europe. Car ce serait trop exiger, que l'on écartât les évidences de la vie moderne.

Mais pour nous Créoles, pour nous qui le connaissons si bien, le Vieux Carré est quelque chose d'intime, un lien vivant entre le passé et le présent, un patrimoine inestimable légué par nos aïeux. Nos pères ont vécu dans ces vieilles maisons avec leurs balcons entourés de balustrades en fer forgé, beaucoup d'entre nous y sommes nés, et ce n'est pas sans un sentiment de nostalgie et de mélancolie que nous nous promenons dans les rues aux noms bien connus-les rues Royale, Bourbon, d'Orléans, des Ursulines, Chartres,—noms chargés d'histoire qui nous rappellent les souvenirs de jadis. Ces maisons ont connu autrefois des hôtes illustres, les meilleures familles de la ville les habitaient, les visiteurs de marque y descendaient. Elles ont connu la gaîté, la joie, les plaisirs d'une élite qui savait s'amuser tout en restant chez soi. Aujourd'hui elles sont peuplées de fantômes, qui doivent s'enfuir bien souvent vers les régions d'où ils sont sortis, épouvantés par la désécration des lieux qui leur furent si chers. Où sont-ils, les hommes fiers et ombrageux, prompts à tirer l'épée, mais qui savaient s'incliner devant leurs compagnes avec tant de courtoisie. Où sont-elles, les belles créoles, si tendres, si attentives à tout ce qui touchait le bien-être de la famille. Où sont-ils, les fidèles serviteurs noirs, qui ne quittaient une famille seulement lorsque la mort les appelait. Disparus? Certes, mais pas entièrement. Ils revivent en leur descendance, et si l'on ne danse plus à la lueur des chandeliers, aux sons des polkas, des polonaises, et des valses; si les duels sont passés de mode et prennent aujourd'hui un air de fable; si les vieilles négresses, leur tignon bien noué autour de leurs cheveux crépus, ne vendent plus les calas tout chauds et les pralines succulentes, en chantonnant les vieux refrains créoles, c'est que les temps ont

changé, la vie procède à un rythme accéléré, et il devient de plus en plus difficile de communier avec les êtres du passé. Mais le passé garde ses fidèles, un renouveau de faveur se dessine pour la langue de nos ancêtres, et le patrimoine sera sauvegardé. Or, voyons quelles furent les origines de ce patrimoine.

## Les Origines

Plus d'un siècle après que de Soto eut découvert le Mississipi, Louis Joliet et le père Marquette, en 1673, explorèrent ensemble et furent les premiers à descendre le fleuve géant. Neuf ans plus tard, Robert Cavelier, sieur de La Salle, prenait possession au nom de la France de la région que nous appelons la Louisiane. Les rudes épreuves du hardi voyageur, qui périt sous les coups de son propre équipage, portèrent leurs fruits. Le comte de Pontchartrain, ministre à la cour du Grand Monarque, confia la direction d'une nouvelle expédition à un officier, Pierre Lemoyne, sieur d'Iberville, un Canadien de naissance. Celui-ci, accompagné par son frère, Jean Baptiste Lemoyne de Bienville, partit de Brest en octobre, 1698. Trois mois après, leurs navires mouillaient dans la baie de Biloxi. Le 1er mars, 1699, ils découvrirent l'embouchure du fleuve, et remontèrent son cours jusqu'au territoire des Oumas, un peu en amont de l'emplacement actuel de Bâton Rouge. Ce fut au cours de cette exploration que, ayant fait une courte halte à l'endroit où la Nouvelle-Orléans devait naître, un guide indien leur indiqua une route à travers la forêt que les Indiens parcouraient pour aller rapidement et facilement du Mississipi au littoral du golfe du Mexique. Ils

utilisaient ce chemin comme portage, c'est-à-dire qu'ils portaient leurs canots et leurs effets une distance d'environ un mille, du fleuve jusqu'à deux petits bayous, les bayous Saint-Jean et Sauvage qui coulent dans le lac Pontchartrain. Ils traversaient le lac, gagnaient le lac Borgne par les Rigolets ou le Chef Menteur, et de là passaient directement dans le détroit du Mississipi et le golfe du Mexique.

Bienville comprit les avantages de l'emplacement et cette impression favorable, devenant plus forte durant les années d'allées et de venues entre le fleuve et Biloxi ou la Mobile, le décida à établir, quand l'occasion finalement se présenta en 1718, "sur le plus beau croissant du fleuve," une ville qui deviendrait, comme il le prévoyait, la capitale commerciale de la vallée du Mississipi.

Ce fut à cette époque-la que la compagnie de John Law, l'aventurier écossais qui devait contribuer à ruiner tant de petites gens et compromettre fortement l'avancement de la colonie par ses entreprises chimériques, reçut le privilège d'exploiter la Louisiane. Le commandement des forces de terre et de mer fut confié à Bienville. Il avait reçu son brevet le 9 février, 1718. En juin de la même année, il écrivait, "Nous travaillons à la Nouvelle-Orléans avec la diligence que la disette d'ouvriers peut permettre." Entre ces deux dates, par conséquent, il avait établi la fondation de la ville, en envoyant ou en conduisant lui-même de Biloxi un détachement de "vingt-cinq menuisiers et autant de galériens", qui défrichèrent le terrain et construisirent quelques cabanes dispersées. La colonie reçut son nom à la même époque, probablement de Bienville, en honneur du Régent Philippe, duc d'Or-

léans. Ce fut seulement en 1722 que Bienville, malgré l'opposition qu'il avait toujours rencontrée chez les membres du Conseil Colonial, réussit à obtenir l'approbation officielle pour le déplacement de la capitale du littoral à la nouvelle ville. Le chef-lieu de la Compagnie fut désormais la Nouvelle-Orléans.

La vile comptait alors une centaine de maisons et 500 habitants. Toutefois, le plan de la ville, tracé par l'ingénieur de Bienville, de Pauger, prévoyait une population plus nombreuse. Ce plan était tracé sur des lignes qui rappelaient La Rochelle. Ainsi naquit le Vieux Carré, dans le cerveau d'Adrien de Pauger et non pas par l'inspiration de le Blond de la Tour, auquel le projet est souvent attribué par erreur.

Le plan comprenait une sorte de rectangle long de 4,000 pieds sur le fleuve et profond de 1,800 pieds, divisé en carrés réguliers, 300 pieds sur chaque côté. Des fossés peu profonds marquaient la limite de chaque carré et servaient à l'écoulement des eaux. Les cinquante carrés de la ville formaient ainsi autant d'îlots ou d'îlets d'où nous vient la locution toujours à l'honneur chez les Créoles, un "carré d'îlet". On ne donna pas de noms aux rues avant 1724. A cette époque le quartier habité ne dépassait pas la rue de l'Arsenal (devenue rue des Ursulines), dans un sens, et la rue de Bienville dans l'autre, ni plus loin à l'intérieur que la rue Dauphine. Aux abords du fleuve, et à mi-chemin entre les limites de la ville, un espace était réservé comme champ d'exercices et de manoeuvres pour les troupes. C'était la Place d'Armes. Derrière la Place d'Armes, une superficie égale était réservée pour l'église, ayant à sa gauche le presbytère, que les Capucins devaient occuper en 1728, afin de diriger les consciences de la communauté. Toute-

fois, ils furent devancés par une compagnie de saintes femmes, les religieuses de l'ordre des Ursulines, qui avaient été appelées par un missionnaire jésuite, le père de Beaubois. A leur arrivée, elles furent logées provisoirement dans une maison à l'angle des rues Bienville et Chartres, en attendant l'achèvement de leur demeure définitive rue Chartres. En 1927, elles célébraient le deuxième centenaire de leur arrivée en Louisiane par de grandioses fêtes et la ville entière rendit hommage à l'ordre et à son oeuvre admirable.

A la même époque, les pères jésuites étaient arrivés dans la nouvelle ville, et ils avaient obtenu de Bienville une vaste étendue de terre, en vertu de quoi ils devaient pourvoir à l'éducation des jeunes gens de la Nouvelle-Orléans, et poursuivre leurs labeurs parmi les Indiens. Leur plantation comprenait les terres entre les rues Commune, Terpsichore, Tchoupitoulas, et le bayou Saint-Jean, qui coulait alors parallèle au fleuve, pour une assez bonne distance. L'inventaire de leurs biens lors de la dissolution de l'ordre témoigne du degré de prospérité que la plantation avait atteint, grâce au travail et à l'initiative de ces grands missionnaires. L'espace entre leurs terres et les hautes limites du Vieux Carré était réservé par le Gouvernement comme terre commune, pour une route publique et pour les fortifications.

La petite ville fut protégée plus tard par cinq forts, qui n'étaient pas très redoutables. Trois de ces forts, les forts de la Bourgogne, Saint-Ferdinand, et Saint-Jean, étaient situés du côté de la rue des Remparts, et le fort Saint-Louis se trouvait là où est la Douane actuelle; le fort Saint-Charles, qui lui faisait pendant, occupait l'emplacement de l'ancien Hôtel de la Mon-

naie, aujourd'hui prison fédérale. Ces fortins étaient reliés par un parapet haut de quinze pieds et par un fossé large de quarante et profond de sept pieds, que l'on franchissait à l'aide de plusieurs pont-levis. Mais toutes ces fortifications n'étaient pas entretenues avec beaucoup de soins, de sorte qu'elles n'offraient guère une protection vraiment efficace à la ville.

En 1724, Bienville, tombé en disgrâce, fut rappelé en France. Il fut remplacé comme Gouverneur par Périer. Sous l'administration de ce dernier, de grands travaux publics furent activement poussés, le plus important étant la construction d'une levée, qui s'étendait dix-huit milles en amont et dix-huit milles en aval da la ville. La plupart des édifices publics, entre autres l'église paroissiale, furent reconstruits en brique. A droite de l'église se trouvait la prison, à gauche le presbytère. Les maisons des fonctionnaires formaient un alignement de petits bâtiments du côté bas de la Place d'Armes. A la jonction de la rue Toulouse et du fleuve se trouvaient les chantiers navals de réparation, tandis que dans la rue du Maine, du fleuve jusqu'à la rue Chartres, s'allongeaient les longs et étroits bâtiments connus sous le nom des entrepôts du Roi. Les casernes et les ateliers de la Compagnie étaient situés dans le quadrilatère formé par les rues Royale, Bourbon, Saint-Louis, et Conti. La demeure du gouverneur était située à l'extrémité supérieure de la ville, près du fleuve, là où se croisent la rue Decatur et la rue de la Douane. C'était surtout sur les bords du fleuve, de la rue de Bienville jusqu'à la rue de l'Arsenal, et dans les rues Chartres et Royale, que les logis des personnes les plus influentes et les plus riches s'élevaient. La rue d'Orléans était habitée en grande partie par les petites gens. La majorité des maisons était

bâtie en bois de cyprès, bois presque incorruptibles; quelques-unes, plus prétentieuses, étaient en brique; d'autres encore, bien rares celles-ci, étaient hautes de deux étages et même de deux étages et demi.

Cette période, allant de la fondation à 1729, environ, peut être considérée comme la période de formation, des commencements incertains de la nouvelle ville. Les guerres contre les Indiens, la cession de la Louisiane par les Bourbons de France aux Bourbons d'Espagne, les incendies de 1788 et de 1794, la brève reprise de possession par la France sous le Premier Consul, la cession finale à la jeune nation américaine, et tous les événements qui ont marqué les étapes successives et l'histoire mouvementée du développement de la ville seraient trop longs à raconter et dépasseraient le cadre de ce sujet. Or, maintenant, déchirons les voiles du passé, tout en ne perdant pas le présent de vue, et faisons une promenade ou une flânerie dans ses anciennes rues, entre les vieilles maisons qui en savent si long et qui nous raconteront peut-être un peu de leur histoire.

## Aujourd'hui

Tel que nous le connaissons aujourd'hui, le Vieux Carré est délimité par les rues du Canal et de l'Esplanade d'une part, le fleuve et la rue des Remparts de l'autre. Les Américains s'étaient établis dans le faubourg Sainte-Marie, sur l'emplacement de la plantation des pères jésuites; au bas de la ville s'étendait le faubourg Marigny, et les cimetières, par mesure de prudence, étaient hors de l'enceinte de la ville, dans le faubourg Trémé. La chapelle mortuaire, érigée par les Espagnols, était aussi au delà des Remparts. Ainsi nous ne sortirons pas des limites du Vieux Carré, telles que nous les avons définies.

Il y a bien longtemps que la Place d'Armes, aujourd'hui le square Jackson, n'a pas vue un défilé de troupes ou entendu le cliquetis des armes qu'on présente. Et pourtant combien de scènes historiques ne peut-on évoquer dans ce cadre que domine la statue équestre du général Andrew Jackson, le héros des plaines de Chalmette. Les soldats du roi de France, les troupes commandées par O'Reilly, les rudes trappeurs et pionniers qui accompagnaient Jackson, ont foulé ce sol historique. En ce lieu, les transferts successifs de la Louisiane furent exécutés, et les décharges de mousqueterie qui saluèrent le drapeau américain en 1803 marquèrent la fin des régimes instables jusqu'à ce qu'une guerre fratricide arrêtât une fois de plus l'essor prodigieux de la ville. Du balcon du Cabildo, les visiteurs de marque étaient accueillis par les autorités et recevaient les honneurs de la ville. Le général Jackson, le marquis de Lafayette, et plus près de nous le président McKinley reçurent les acclamations de la population en ce lieu que l'ingénieur de Bienville avait réservé aux évolutions des troupes de la colonie.

Le tableau que composent la Cathédrale, avec l'ancien Hôtel de Ville espagnol, ou Cabildo, à droite en regardant le fleuve, et l'ancien Presbytère à gauche, se complète admirablement par les longs bâtiments de brique rouge que l'on nomme les maisons Pontalba en honneur de celle qui les fit construire en 1848. La baronne de Pontalba, fille chérie du grand bienfaiteur de la Nouvelle-Orléans, don Andres Almonester y Roxas, les fit ériger à son retour de France, alors que la révolution grondait. Quand la célèbre chanteuse Jenny Lind, surnommée le Rossignol, visita la Nouvelle-Orléans, la baronne lui offrit fort gracieusement l'usage de ses appartements, qui se trouvaient au

centre de l'immeuble rue Saint-Pierre. Le fer forgé des balcons porte toujours le monogramme de la baronne, AP entrelacés.

L'aspect extérieur de la Cathédrale Saint-Louis n'est guère celui de l'édifice érigé par la générosité de don Almonester, afin de remplacer la vieille église paroissiale que l'incendie du 27 mars, 1788 avait détruite. Environ la moitié de la ville fut détruite par cet incendie, et celui de 1794 fit aussi de grands ravages. Or, ce fut cette année-là que l'église construite par don Almonester devint la Cathédrale Saint-Louis. Avant cette date la paroisse avait été administrée par l'évêché de la Havane. La Cathédrale était donc à cette époque une construction de briques et de plâtre. La façade comportait deux tours carrées et basses qui sont devenues les hautes flèches qui dominent la place. La flèche centrale et les deux flèches jumelles qui la flanquent sont l'oeuvre de Louis Pilié, arpenteur de la ville. La tâche de réparer et de consolider l'édifice lui fut confiée après qu'une des tours originales se fut écroulée en 1850.

Du côté droit de la nef, près de la table sainte, la dépouille mortelle de don Almonester y Roxas est ensevelie sous la dalle qui porte l'inscription de la date de sa mort et récite ses titres et les nombreux bienfaits dont il combla la ville reconnaissante. De l'autre côté, une dalle semblable porte le nom illustre de Marigny de Mandeville.

La Place d'Armes et les édifices qui l'entourent sont un véritable monument à la mémoire de don Almonester et de sa fille Michaela. Quand le nom actuel de la Place d'Armes fut choisi, ce fut la baronne qui le

suggéra et lorsqu'il fut proposé d'ériger la statue équestre du général Jackson par le sculpteur Clark Mills, au centre, elle donna largement de ses deniers et s'occupa elle-même de l'alignement des allées et des plates-bandes, qui en sont l'ornement et l'agrément aujourd'hui. Les palmiers dressent leurs hautes cimes dans la place et les jasmins, les roses, et les myrtes embaument et grisent les sens de leurs senteurs exotiques, par les chaudes nuits d'été.

Le Cabildo, construit en 1795, est considéré comme le plus bel exemple de l'architecture espagnole à la Nouvelle-Orléans. La façade est une répétition de cintres dont les courbes reposent et charment la vue. Les fenêtres à meneaux sous les cintres sont admirables, et les balcons de fer forgé embellissent et enrichissent la maçonnerie, en donnant à l'ensemble de la façade un fort bel air. Cependant, la mansarde et la tour qui surmontent l'édifice ont gâté la simplicité primitive de l'édifice. La porte de fer forgé porte au-dessus de ses battants les treize étoiles des états originaux de l'Union et donne accès au grand escalier de pierre usé par le frottement de cinq générations. Aujourd'hui, le Cabildo est un musée de l'état et les portraits de grands Louisianais couvrent les murs. Parfois, un démagogue, sûr de son pouvoir, ose faire poser ses traits de politicien encanaillé parmi les ressemblances des grands hommes, mais cela ne porte pas bonheur. Ils sauront se venger, les Bienville, les Cavelier de la Salle, tous ceux qui firent le passé glorieux d'un grand état.

Mais passons dans les salles où sous de nombreuses vitrines nous retrouvons les reliques de l'histoire louisianaise. Vieux bibelots, robes démodées, argenterie

et vaisselle d'une autre époque, épées et pistolets à l'aspect meurtrier, documents et papiers jaunis par le temps, tout ici nous parle du passé et des êtres disparus. Des maquettes ingénieuses font revivre la vie de plantation, nous montrent l'exploitation de la canne à sucre, de vieilles cloches fêlées ont l'air de vouloir sonner une fois de plus pour appeler les esclaves au travail, mais il faut passer, car nous resterions des jours dans le Cabildo que nous ne pourrions épuiser ses facultés de nous étonner et de nous séduire. Entrons, cependant, dans la fameuse Sala Capitular où fut signé le transfert de la colonie à la France, et vingt jours plus tard aux Etats-Unis. Une blanche statue de Bienville, aux proportions héroïques y tient la place principale, parmi les portraits des hommes illustres. Nous ne saurions passer sous silence le masque en bronze, don à la ville du docteur Antommarchi, qui perpétue les traits de Napoléon, tel qu'il était sur son lit de mort, et qui constitue l'une des pièces rares du musée. Le masque se trouve dans la grande salle qui donne sur la rue Chartres, enfermé dans une vitrine qui contient des médailles et d'autres objets rappelant le grand homme.

Enfin, descendons dans la cour, et entrons dans le cachet où fut emprisonné le célèbre Jean Lafitte,le héros des contrebandiers baratariens. Ici, l'humidité prédomine et il est heureux que le chef des forbans, ou plutôt, des corsaires, n'y soit pas demeuré très longtemps, car une fluxion de poitrine l'eût sans doute emporté. Dans une autre chambre nous pouvons voir toute une batterie de cuisine telle qu'elle était il y a cent cinquante ans. Nos ménagères auraient fort à faire aujourd'hui si elles avaient à se débattre avec ces lourdes marmites et ces poêles rébarbatifs.

L'ancien presbytère, qui est la copie du Cabildo, ne présente pas les pures formes architecturales de celui-ci, et appartient aussi à l'état de la Louisiane. Il est devenu le muséum d'histoire naturelle. Il faudrait opérer un certain classement et surtout donner plus de lumière si on voulait donner leur juste valeur aux exhibitions, qui sont d'ailleurs très intéressantes. L'édifice est plus jeune que le Cabildo, datant de 1815.

L'allée de Saint-Antoine, entre la Cathédrale et le presbytère, présente un caractère vieillot qui plaît et qui repose, à la sortie de la messe. C'est l'endroit favori des mendiants qui attendrissent si facilement le coeur des vieilles petites femmes, tout de noir vêtues, qui s'en vont de l'église à petits pas pressés.

Un bâtiment très intéressant sous la patine qui le recouvre, par son air massif et la sincérité de ses détails, est le Vieil Arsenal, derrière et attenant au Cabildo, dans la rue Saint Pierre. On y trouve de très intéressantes reliques militaires.

Si le Cabildo est, par excellence, le type de l'architecture espagnole à la Nouvelle-Orléans, l'édifice que les religieuses des Ursulines habitèrent durant près de cent ans, et qui est le plus vieil édifice dans la vallée du Misissipi, est sans doute le meilleur exemple du style de la Renaissance française. En 1824, les Ursulines quittèrent leur vieux couvent. Elles allèrent au bas de la ville prendre possession d'une nouvelle demeure, aujourd'hui disparue sous les coups de pioche provoqués par le soi-disant progrès. Or, en 1834 l'ancien couvent fut transformé en évêché, et fut occupé par les prélats catholiques de la ville, ces hommes éminents tels que Monseigneur Perché, surnommé par Léon XIII "le Bossuet de l'Amérique", Mgr.

Chapelle, ce fin analyste, Mgr. Janssens, l'orateur des humbles et des pauvres. Coiffé de sa haute toiture, le vieux couvent a toujours belle allure avec ses lucarnes bien proportionnées et ses fenêtres espacées. C'est un héritage précieux qui devrait demeurer comme un vivant témoignage du passé.

Les fondateurs de la ville avaient réservé des terrains pour les militaires, le clergé, et les morts. Ils avaient pensé aussi aux vivants et à la bonne chère que ceux-ci ne devaient pas manquer de réclamer. Un emplacement avait donc était choisi pour le marché, et cet endroit a toujours été et demeure encore l'un des endroits les plus intéressants du Vieux Carré. Le groupe de bâtiments ou de hangars qui composent le marché français s'étend de la rue Sainte-Anne jusqu'à la rue des Ursulines, dans un désordre pittoresque. On a beaucoup ajouté et transformé au cours des années. La Halle des Boucheries qui va de la rue Sainte-Anne jusqu'à la rue Dumaine, fut achevée en 1813 d'après les plans de Piernas. Son plan, ainsi que celui du marché des légumes, consiste d'une promenade qui coupe le marché d'un bout à l'autre. Les étalages se trouvent entre les groses colonnes qui soutiennent les toits d'ardoise, qui a remplacé les tuiles d'autrefois.

Quelle animation règne dans les marchés avant l'aube, lorsque les fermiers de cinquante lieues à la ronde arrivent en charrette et en camionnette avec leurs produits haut tassés derrière eux. Les cris, les saluts joyeux de camarades qui se retrouvent, le glapissement des vieilles marchandes qui essayent de se rouler les unes les autres, tout cela mêlé d'une forte odeur d'ail et de poisson frais, apportent une note particulière à ce paradis des gourmets.

Il n'y a pas si longtemps que l'on voyait les Tchaktas, les sauvages déshérités par l'homme blanc, se ranger silencieusement entre les piliers du marché et troquer leurs paniers, leurs lataniers, et les herbages qui guérissent et préservent du mauvais sort, contre la les races et tous les mélanges de races et de couleurs pacotille des marchands ambulants. On voyait toutes dans ce lieu où chacun venait, par necessité, par goût ou par curiosité. Les négresses accortes, dans leurs robes de madras, et le panier sous le bras ou sur la tête, toisaient insolemment les immigrants qui les servaient, tout en ne manquant jamais de demander et d'obtenir "la gniappe".

Comme le coût de la pierre, qu'il fallait faire venir de très loin, était excessif, nos ancêtres bâtirent avec les matériaux qu'ils avaient sous la main, c'est-à-dire la brique et le plâtre. Les maisons du Vieux Carré, pour la grande majorité, sont faites de briques, que l'on recouvrait d'une forte couche de plâtre, et le style dit "briquetées entre poteaux", prédomine dans les plus anciennes constructions.

Les maisons de commerce et les magasins les plus anciens de la Nouvelle-Orléans offraient le double avantage d'être à la fois maison d'affaires et domicile. Le propriétaire habitait généralement l'étage au-dessus de la boutique ou l'étage supérieur d'une aile donnant sur la cour. Mais les maisons les plus intéressantes par leur élégance et la disposition des locaux sont celles qui furent construites dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Tout dans leurs arrangements témoigne de la recherche du confort et du souci de s'adapter le mieux aux exigences d'un climat toujours très humide, et très chaud pendant les mois

d'été. Cependant, l'élégance du style n'y perdait rien, et le résultat demeure ainsi, dans bien des cas, un triomphe de l'architecture de l'époque. Presque toutes les vieilles maisons possédaient une cour et les hôtels plus prétentieux avaient une porte-cochère par laquelle on pénétrait dans la cour où se trouvaient les chambres des serviteurs et les remises. Ce corridor fermé est généralement dallé et des arcades aux deux bouts soulignent leur noblesse et leur donnent grande allure. Souvent une petite porte est percée dans la porte d'honneur, et cela évitait de se servir de la grande et lourde porte pour les allées et venues ordinaires. Mais lorsque le cocher de madame annonçait que la voiture était prête, on ouvrait la grande porte et les chevaux s'élançaient dans les étincelles jaillissant de leurs sabots.

Les appartements de ces maisons étaient toujours au premier étage, et l'on y montait par un escalier tournant que l'on aperçoit souvent à travers une grille d'un travail délicat, cette grille donnant sur la cour par l'arcade d'une ouverture latérale.

Les patios, dont le sol était recouvert de briques ou de dalles, étaient découpés en plate-bandes et morcelés en petits carrés pour les arbres et les plantes qui composent un jardin plein de couleur et de charme. Les arbres fleuris, comme les magnolias et les orangers, étaient préférés et leur suave odeur ainsi que la fraîcheur qui s'en dégage, font de ces patios-jardins des endroits exquis où il fait toujours bon deviser et se reposer, tout en dégustant quelque chose de bien frais, à la mode créole. De hautes murailles de chaque côté, une fontaine qui jaillit dans une vasque, un clair ruisseau s'écoulant lentement entre les fleurs et les plantes, et il serait difficile de trouver mieux comme

ombrage et fraîcheur, tout compte fait de la façon compacte dont le Vieux Carré a été construit, les maisons étant tassées les unes contre les autres.

Sans conteste, la rue Royale, avec ses vieilles maisons transformées en boutiques de parfumerie et de bric-à-brac, en magasins d'antiquités, ses patios célèbres, ses balcons admirables, est-elle la plus riche des rues du Vieux Carre en survivances du passé. Pourquoi faut-il, mon Dieu, que l'édifice qui écrase toutes ces vieilles maisons par sa masse imposante, la Cour de Justice, vienne jeter une fausse note dans le vieux quartier. C'était vraiment en dépit du bon sens de construire un édifice qui ne pourra jamais paraître autrement qu'un intrus parmi ses voisins, tant que le Vieux Carré conservera son originalité. D'autres constructions, il est vrai, ne sont pas dans leur cadre dans le Vieux Carré, et les deux ou trois îlets les plus proches de la rue du Canal sont à peu près complètement envahis par le commerce, mais tout ce carré d'îlet compris entre les rues Conti et Saint-Louis, Royale et Chartres, présente comme une blessure dans le visage du vieux quartier, une balafre qui ne se cicatrisera jamais.

La Nouvelle-Orléans peut se vanter d'avoir donné au monde l'un des plus grands génies qui aient jamais dominé le noble jeu d'échecs. Paul Morphy, le plus fort joueur d'échecs de sa génération, habita et mourut dans la maison rue Royale que l'on connaît aujourd'hui sous le nom du Patio Royal, et qui fut occupée à une époque par la banque de la Louisiane. Il fallait être rien moins qu'une tête couronnée afin de pouvoir se vanter d'avoir crié échec et mat à Paul Morphy. Sa gloire fut mondiale et il fut acclamé en Angleterre

et sur le Continent où il remporta victoire sur victoire. Le premier local d'une banque fut érigé en 1822 à l'angle des rues Royale et Conti. D'une solidité remarquable, ses hautes voussures et ses murs épais abritent aujourd'hui un magasin d'antiquités. Le bâtiment à colonnes diagonalement opposé fut construit pour la banque de la Louisiane en 1826, et sert de quartier général à la Légion américaine.

Une maison des plus recherchées par les touristes, en vertu de la légende qui en fait une "maison hantée", c'est la demeure de la belle Mme Lalaurie, à l'angle des rues Royale et Hôpital. On prétend qu'elle fut si cruelle envers ses esclaves, que la population indignée l'aurait forcé à s'enfuir en hâte, sauvée de la fureur populaire par la fidélité et le dévouement d'un cocher. L'hiver, quand le brouillard rend les formes des maisons irréelles et enveloppe les rares passants de son manteau humide, les habitants du quartier ne s'attardent pas dans le voisinage de la maison de Mme Lalaurie, née Delphine MacCarthy. Car trop souvent le grincement de chaînes traînées par les malheureux esclaves et les cris agonisants de ces êtres tourmentés, ainsi que d'étranges lueurs d'au-delà, font hâter le pas aux témoins effrayés de ces choses épouvantables.

Dans le même voisinage, à l'angle des rues Bourgogne et Quartier, un vieil édifice qui donne l'impression d'une solidité à toute épreuve par ses murs revêtus de granit, attire l'attention. A l'intérieur on peut voir un escalier, de granit également, avec une balustrade de fer forgé dans le style du Premier Empire.

Rue Dumaine, il y a une maison que le romancier George Cable a immortalisée dans un conte célèbre,

et elle est connue sous le nom de "L'héritage de Madame John". C'est là que demeuraient 'Tite Poulette et sa mère, et que les fiançailles de la prétendue fille de couleur avec le généreux Carl eurent lieu. Deux autres maisons du même genre existent toujours. L'une d'elles, l'ancienne demeure du général Beauregard, l'illustre chef confédére, est vis-à-vis de l'église Sainte-Marie-des-Italiens, qui fait pour ainsi dire corps avec l'ancien archevêché. L'autre maison, au numéro 521 rue Dauphine, fut habitée par Don Carlos de Lassus, qui se distingua au service de l'Espagne, comme lieutenant-gouverneur de la Louisiane.

La rue Saint-Louis, aujourd'hui en complète déchéance, était aussi très habitée par les meilleures familles de la ville. Pierre Soulé, l'avocat et l'orateur célèbre, envoyé en Espagne comme ministre, habita la maison construite par la famille Cammack, près de la rue Royale.

Mais la plus belle maison rue Saint Louis, c'est la maison Grima, actuellement le siège du Christian Women's Exchange. Construite par Louis Herman, en 1830, elle fut acquise par Félix Grima en 1840. Cette maison était l'une des mieux distribuées dans le Vieux Carré, possédant toutes les commodités que l'on connaissait à l'époque. L'attrait que la maison exerce toujours est dû en grande partie au fait qu'elle a toujours appartenu à des familles de haute culture, et quoique negligée durant quelques années, cet attrait et ce charme ne se sont pas perdus et on peut les retrouver dans la cour débordante de plantes et de fleurs.

Un immeuble imposant et certainement très vieux se dresse à l'angle des rues Royale et Saint-Pierre. C'était la demeure du docteur Yves le Monnier, et on la signale aujourd'hui comme ayant été le premier gratte-ciel de la ville, à cause de ses trois étages. C'est ici que le sieur George demeura, d'après le récit de Cable. Les habitants de l'époque considéraient les hauts murs d'un oeil douteux, s'attendant à voir une aussi haute construction s'écrouler d'un jour à l'autre, le sol étant si peu solide. Que diraient-ils s'ils revenaient se promener dans les rues Carondelet et Baronne en cette année 1933?

La porte aux lions, rue Toulouse près Royale, est très curieuse par les effigies des lions couchants au haut du mur, chacun montant la garde d'un battant.

La légende, toujours dorée dès qu'il s'agit de Napoléon, qui inspira tant de légendes, a longtemps voulu que la maison de Nicholas Girod, à l'angle des rues Chartres et Saint-Louis, fût construite dans le but de recevoir l'Empereur, si le complot pour le faire s'évader de la petite île réussissait. Mais ce plan ayant été conçu seulement en 1820 ou 1821, et la maison de Nicolas Girod, de toute évidence, étant bâtie bien avant cette date, il ne nous reste plus qu'à écarter cette supposition, qui relève du domaine de la légende pure. D'après les documents qui paraissent les mieux renseignés, ce serait la maison qui porte le numéro 514, rue Chartres, qui aurait été dédiée à l'Empereur. Cette maison porte les traces d'un souci d'élégance dans sa construction, quoiqu'elle soit actuellement en un état de délabrement déplorable. Les planchers de ses balcons ont disparu, tombés en poussière, et laissant les supports de fer à nu. Ses lucarnes ressemblent à des yeux qui sont éteints depuis longtemps et les

vitrines sur la banquette ne présentent aucun étalage. Comme chacun sait, il est peu probable que Napoléon ait jamais su qu'il avait de fidèles amis en Louisiane, et la nouvelle de sa mort mit fin au commencement d'une aventure qui avait bien peu de chances de réussite.

Célèbre pour son comptoir de marbre, la maison de l'absinthe, rue Bourbon, qui date de 1745 retrouvera peut-être les gloires de jadis avec l'abrogation du dix-huitième amendement. Les lourdes portes cintrées portent le caractère spécial de l'époque.

Lorsque disparut sous la pioche du démolisseur en 1917, l'hôtel Saint-Louis, véritable monument au génie créole, ce fut une perte cruelle pour le Vieux Carré. Oeuvre de l'architecte Jacques Nicolas Bussière de Pouilly, l'hôtel Saint-Louis, achevé en 1840, était surtout remarquable par sa rotonde aux dimensions gigantesques. Elle avait un diamètre de 68 pieds et dominait le plancher d'une hauteur de 88 pieds. Malgré son immensité, le poids du dome ne dépassait pas 100 tonnes, et ceci s'explique par l'ingénieuse disposition des matériaux et leur légèreté, la terre cuite étant beaucoup utilisée.

Le parquet du vestibule, aussi bien que celui de la rotonde, était pavé de dalles de marbre multicolore, posées en un dessin géométrique. Ce marbre provenait évidemment d'Italie, et la simplicité du dessin, jointe aux riches mais discrètes couleurs des mosaïques, faisait très bel effet. A l'exception des chapiteaux des colonnes, taillées en bois, l'intérieur était fini en stuc, coloré à l'imitation du marbre; les panneaux sous la coupole étaient décorés par des peintures murales exécutées par Canova-un neveu du sculpteur italien.

En entrant par la rue Royale on trouvait le bel

escalier tournant, en acajou, décrivant ses courbes gracieuses d'un étage à l'autre, et donnant accès aux principales chambres, aux salons du second étage, et aux appartements supérieurs.

L'hôtel Saint-Louis fut longtemps le rendez-vous des riches planteurs qui venaient à la ville par affaires ou pour leur plaisir, et d'illustres personnalités l'honorèrent de leur présence. La plate-forme où les esclaves qui étaient à vendre montaient, afin qu'ils fussent bien en vue, et que les acheteurs pussent les examiner à leur aise, fut pendant de longues années un objet de curiosité, quoique son usage eût cessé avec la libération des noirs.

Pendant plusieurs années avant sa disparation, le vieil hôtel vécut des heures de honte et de misère. Les chauves-souris et les pigeons emplissaient les corridors de leurs appels plaintifs et lugubres, et le splendide chandelier de cristal, suspendu du sommet de la coupole ne reflétait plus que les ordures et la disgrâce du lieu. La rotonde était devenue une écurie, et des mulets se promenaient paisiblement parmi les colonnes de marbre et sous les arcades des corridors. A la suite de la frayeur occasionnée par une menace de peste bubonique, et des dégâts causés par l'ouragan de 1915, les propriétaires firent démolir l'édifice. Les chauves-souris et les pigeons s'envolèrent, les mulets se trouvèrent une nouvelle écurie.

La destruction de la rotonde de l'hôtel Saint-Louis peut être considerée comme une calamité, et le dôme conçu et exécuté par le génie de Bussière de Pouilly demeurera un exploit de premier ordre dans les annales de l'architecture américaine.

Quel serrement de coeur n'éprouvons-nous pas lorsque nous passons près de l'emplacement de l'Opéra Français, à l'intersection des rues Bourbon et Toulouse. La magie que ce simple mot, l'Opéra, exerça pendant soixante ans, de 1859, date de la fondation, à 1919, année fatale de l'incendie qui dévora le prestigieux monument, est inconcevable pour les jeunes générations qui ne connaissent que les notes syncopées et le rythme fou du jazz, ou les vedettes du film parlant. Tout ce qui comptait dans la société d'avant-guerre, et même souvent ce qui ne comptait pas énormément, a défilé dans le foyer de l'Opéra. Les hommes se disputaient l'honneur d'être pompier de l'Opéra, car de tout temps on craignait l'incendie.

En 1858, Charles Boudousquié, notaire, et gérant jusqu'alors du théâtre d'Orléans, à la suite d'événements qui le forçaient à abandonner ce poste, organisa une société d'actionnaires dans le but de construire un nouveau théâtre. Il voulait confier l'exécution de ce projet au célèbre architecte de Pouilly, mais celui-ci refusa. James Gallier, le fils d'un architecte de renom, fut ensuite solliciter de diriger la construction de l'édifice, et il prit l'engagement de l'achever en six mois. C'était peu de temps pour l'époque et pour un édifice aussi vaste. Cependant Gallier tint sa promesse et le nouveau théâtre était prêt à recevoir le public le 28 novembre, 1859.

L'édifice, d'architecture italienne, était construit en briques avec des murs plâtrés embellis de moulures et autres ornements de plâtre. La façade rue Bourbon avançait et reposait sur une arcade dont les piliers touchaient la bordure du trottoir. Un balcon large de six pieds et long de soixante pieds surplombait la

banquette et constituait un abri lorsqu'il faisait mauvais temps. Le rez-de-chaussée, rues Bourbons et Toulouse, était occupé par le café des Beaux-Arts et le café de l'Opéra.

L'entrée principale rue Bourbon vous menait par deux grands et larges escaliers au foyer où les plus belles femmes du monde venaient se faire admirer aux entr'actes par leurs galants cavaliers. Du foyer, on pénétrait par un très large corridor dans la corbeille ou le premier balcon. Il y avait ainsi le parquet, la corbeille, le second balcon, le troisième balcon, et le paradis, appelé familièrement le poulailler, où les cuisinières et les gens de couleur qui aimaient la bonne musique venaient se percher. De plus, les loges grillées et découvertes, les baignoires, et les loges d'avant-scène permettaient de jouir du spectacle de n'importe quel point de la salle qui contenait dans son ensemble environ 1,800 personnes, toutes assises.

Pour les grands bals de Carnaval, spectacles féeriques dans un pareil décor, les sièges du parquet étaient recouverts d'un plancher mobile, de plain pied avec la scène, et les danseurs évoluaient ainsi sur un très grand parcours.

La décoration intérieure, où le rouge fâné contrastait avec les tons crème et or, reposait et charmait le regard, et évitait le bizarre ou le vulgaire.

Les plus belles oeuvres des grands compositeurs français, italiens, et allemands, furent chantées par les meilleurs artistes de l'époque sur la scène de l'Opéra. Des opéras tels que Sigurd et Salammbô de Reyer; Hérodiade, Cendrillon, Esclarmonde, et Don Quichotte de Massenet; Samson et Dalila, de Saint-Saëns;

Sibéria, de Giordano; la reine de Saba, de Gounod; voilà quelques oeuvres que des auditoires néo-orléanais furent les premiers à applaudir, dans toute l'Amérique. Quels souvenirs les noms de Tournié, Paulin, Bonnard, Gilbert, Duc, n'évoquent-ils pas dans la mémoire de ceux qui jouirent de leurs belles voix de ténors. Et les soprani, les Ambre, les Patti, les Foedor, les Audivert, combien de fois ne mirent-elles pas toute la salle en délire, par la magie de leurs voix d'ange? Il y avait aussi les baritons comme Dumestre, Claverie, Mézy, et les basses telles que Chavaroche, Bouxmann, Huberty. Ah, pouvoir entendre une fois encore la Navarraise, avec Foedor et Albers, ou la Traviata, avec Montjan et Bonnard, ou Sigurd, avec Paulin, quel bonheur cela ferait pour ceux qui ont perdu un trésor qui ne se retrouve plus, lorsqu'ils ont perdu "leur" Opéra.

Et cependant, cependant, peut-être ferait-il figure d'un vieillard démodé, à une époque où l'opéra ne joue plus le rôle considérable d'autrefois. Peut-être bien la fin qui semblait alors si cruelle, fût-elle la plus digne d'un aussi noble passé, et l'apothéose dans les flammes vaut bien l'abandon et le déshonneur qui sont quelquefois le sort des vieux théâtres.

Nous avons dit que les familles créoles n'habitent plus le Vieux Carré. Et pourtant il n'y a pas très longtemps que la rue des Remparts, la rue de l'Esplanade, la rue Royale et beaucoup d'autres rues du vieux quartier étaient très habitées par les Créoles. Nous pouvons citer quelques familles au hasard qui naguère demeuraient dans le Vieux Carré. Le juge Théard, aux rues Royale et Ursulines; le docteur Turpin, rue Royale, entre Saint-Pierre et Ursulines; Auguste

Ferrier, Royale près Hôpital; la famille Soniat, Royale près Ursulines; les familles Durel et Larue; rue Royale; le Chief Justice White, Esplanade près Royale; tous fidèles alors au Vieux Carré.

Et maintenant, la promenade doit prendre fin, les jambes commencent à se fatiguer. Nous avons assez erré entre les minces piliers de fers qui soutiennent les galeries des vieilles maisons, les persiennes vertes nous ont livré assez de secrets, et il est temps de nous recueillir et de considérer quels enseignements nous pouvons tirer de notre pèlerinage.

## Epilogue

Et voilà qu'une vieille chanson créole nous revient, un vieux refrain qu'une Zozo Labrique ou une Marie des Poux a dû chanter plus d'une fois. La voici:

Di temps Missié d'Artaguette
Hé! Ho! Hé!
C'était, c'était bon temps
Yé té ménin moun à la baguette.
Hé! Ho! Hé!
Pas Nègres, pas rubans,
Pas diamants
Pour dochans
Hé! Ho! Hé!

Nous sommes remontés au temps de M. d'Artaguette, nous avons assisté à l'évolution d'un groupement de quelques huttes en une ville complète, avec cathédrale, hôtel de ville, casernes, etc. Nous avons tâché de dépeindre le Vieux Carré tel qu'il a été et tel qu'il est toujours. Nous avons admiré les echappées admirables que ses balcons nous offrent sans solution de con-

tinuité, d'une maison à l'autre, d'îlet en îlet. Malgré les apports de ces dernières années, qui ont vu la construction de maisons et de bâtisses hétéroclites, nous pouvons toujours considérer le Vieux Carré avec amour et fierté, et tâcher de conserver pieusement ce qui nous reste et nous restera, si nous le voulons avec assez de force et si nous réunissons tous nos efforts dans un seul et même but - la sauvegarde des vieilles maisons historiques et des édifices publics du Vieux Carré.

Déjà, il y a quelques années, les édiles de la Nouvelle-Orléans, par une heureuse inspiration firent poser des lampadaires de forme ancienne dans toutes les rues du Vieux Carré. Actuellement, un projet se forme pour honorer la mémoire de Jean Baptiste Lemoyne de Bienville, en créant une place que l'on nommerait la place Bienville, sur l'emplacement que l'on déblaye entre la Place d'Armes et le fleuve. Le projet comprendrait aussi l'érection d'une statue de Bienville au centre de la place, et il serait assez temps que cet honneur tardif fût rendu au grand pionnier et colonisateur, à celui qui sut allier la grandeur d'âme aux grandes réalisations, là-même où il fonda la ville, "sur le plus beau croissant du fleuve."

**James F. Bezou**

# L'Oeuvre De Paul Claudel

Parmi les grandes figures de la littérature moderne, Paul Claudel surgit, puissant et solitaire, mystérieux, presque incompréhensible, mais possesseur d'un charme tout à lui et d'une originalité devenue proverbiale dans le monde littéraire. Il est peut-être un de nos auteurs les mieux connus et les plus admirés, certainement un des moins lus. Son oeuvre présente certaines difficultés pour le lecteur hâtif et indolent, mais celui qui veut se donner la peine de l'étudier, de la sonder jusqu'au plus profond de son art, y trouvera une richesse d'esprit extraordinaire qui compense, et au delà, ses peines. Il nous offre une forme absolument neuve et originale, une forme qui choque peut-être cet esprit élégant et cultivé qu'a formé en France la légion de nos grands écrivains. Le Français aime l'ordre, la clarté, et toute oeuvre qui se heurte à cet ordre, à cette clarté, il a tendance à la condamner comme n'étant pas tout à fait "française". C'est une des raisons pourquoi Paul Claudel est une des personnalités littéraires les plus discutées et critiquées, mais c'est aussi la raison pour laquelle il s'est peu à peu formé une cohorte d'admirateurs, qui va toujours croissant. Il a eu beaucoup d'ennemis mais aussi beaucoup d'adorateurs; il a reçu beaucoup d'injures, mais on a aussi brûlé beaucoup d'encens à ses pieds. Quant à nous, nous essaierons de prendre un juste milieu, de critiquer son oeuvre avec toute l'impartialité possible, de montrer ses défauts, sans oublier de parler de ses qualités.

Paul Claudel est originaire d'un village de l'Aisne, Villeneuve-sur-Fère, en Tardenois, où il naquit en

1868; son père appartenait à une ancienne famille vosgienne, sa mère était ardennaise. Sombre et solitaire, sa jeunesse se passa dans cette grande maison paternelle qu'il a si bien décrite; rêveusement, il regarde l'immense horizon qui s'étend devant lui, aux limites duquel on voit s'élancer les clochers du triangle gothique: Reims, Soissons, Laon. Emerveillé, il contemple cette nature que tout enfant il aima tant, dont toute son oeuvre est imprégnée. C'est ce rude et beau pays du Tardenois qui lui donnera son esprit réaliste et terrien; c'est là aussi qu'il trouvera le cadre pour son drame de **la Jeune Fille Violaine** et pour celui de **l'Annonce faite à Marie.**

Ses études se firent à Paris au lycée Louis-le-Grand, où il eut pour professeur de philosophie le célèbre Burdeau. L'esprit matérialiste de l'époque s'empara de lui et il abandonna peu à peu les pratiques religieuses, se plongeant éperdûment dans une lecture pêle-mêle des philosophes allemands. Renan devint son Dieu, la science la seule réalité possible. En 1883, Renan vint présider la dernière distribution de prix au lycée et dans son discours, comme poussé par une singulière inspiration, il "prophétisa" ainsi: "Qui sait? Vous m'entourez aujourd'hui; il y a peut-être un parmi vous qui, plus tard, se lèvera pour dire que j'ai eu sur la jeunesse une ruineuse influence?" Se doutait-il à quel point sa prophétie allait se réaliser? Le mépris de Claudel pour cet apostat est bien connu; il y a peu d'auteurs qui ont été stigmatisés comme l'a été Renan par Claudel.

Du lycée, Claudel passa à l'Ecole de Droit, puis à l'Ecole des sciences politiques; il fut reçu premier à l'examen du Ministère des Affaires Etrangères en

1890. De ces années d'études il a gardé un souvenir amer; il les passa dans l'immoralité, rongé par le désespoir et le doute, la religion complètement oubliée. C'est le moment que Dieu choisit pour rappeler cette âme dans le droit chemin. Quels furent les instruments de cette conversion? D'abord l'influence prépondérante qu'Arthur Rimbaud avait acquise sur l'esprit de Claudel. C'est vraiment une chose étrange que cette admiration de notre poète pour cet autre jeune homme qui, en dépit de sa belle fin, n'était qu'un demi-fou neurasthénique. Toujours est-il que Claudel lui-même reconnaît cette influence de Rimbaud, influence qui persiste dans une grande partie de son oeuvre. Il a reconnu dans l'écrivain déchu le mystique à la délicatesse spirituelle, le visionnaire, et tout ceci forme comme un lien mystérieux qui relie ces deux âmes l'une à l'autre. Réalistes aussi bien que mystiques tous deux, ils sont dominés par leurs sensations, leurs émotions, qui rendent l'abstrait vivant et palpable pour eux seuls et qui leur permettent de développer leurs imaginations d'une manière extraordinaire, voire même extravagante.

Poussé par cet esprit de Rimbaud, Claudel entre à Notre Dame le 25 décembre 1886, espérant trouver dans les cérémonies catholiques un sujet de poème. "C'est alors, écrit-il, que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instand mon coeur fut touché et je crus. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, que depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'Innocence, de l'Eternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable." [1]

---

[1] "Ma Conversion", cité dans l'**Introduction à l'Oeuvre de Paul Claudel**, E. Sainte-Marie Perrin, page 123.

Mais la lutte n'était pas encore finie; dans Claudel subsistaient encore des idées matérialistes et rationalistes. Il mit quatre ans à résoudre ses doutes et à surmonter ses hésitations et ce ne fut que le jour de Noël, 1890, qu'il communia. Depuis, cette foi s'est emparée de lui si fortement et si complètement qu'il est impossible de la séparer de son oeuvre.

Sa vie a été une des plus variées et colorées que l'on puisse imaginer. Il s'est fait une belle carrière dans la diplomatie, débutant en 1893 comme vice-consul à Boston. Du Nouveau Monde il passa à l'ancienne Chine, où il occupa plusieurs postes de vice-consul à Shanghaï, à Han-Kéou, à Fou-Tchéou, à Pékin, à Tien-Tsin. Ses quatorze années en Chine, de 1895 à 1909, il les a rappelées dans **Connaissance de l'Est,** portrait sympathique de la vie chinoise. Son long séjour dans l'atmosphère torride et languissante de l'Orient n'a nui ni à sa santé ni à son talent. De longues marches journalières et la lecture d'ouvrages philosophiques, particulièrement de la **Somme** de Saint Thomas, lui gardent toute son énergie physique et intellectuelle. La tristesse de son exil est adoucie par quelques voyages en France. C'est au cours d'un de ceux-ci, en 1905, qu'il épouse Mlle Reine Sainte-Marie Perrin, fille d'un architecte lyonnais. En 1909, il revient en France, à Villeneuve, qu'il quitte bientôt pour se rendre à Prague, où il est nommé consul, de là à Francfort-sur-le-Mein et ensuite à Hambourg. La guerre éclate et il se voit expulsé par les Allemands et forcé de revenir en France, en passant par la Suède, la Norvège et l'Angleterre. Il est envoyé comme attaché commercial à Rome et reste deux années en Italie.

En 1917, Claudel quitte l'Europe de nouveau pour se rendre au Brésil où il est nommé ministre plénipotentiaire à Rio de Janeiro. Après l'Armistice, c'est au Danemark qu'il est envoyé comme ministre. Il y demeure peu de temps et, en 1921, il revoit l'Orient, étant nommé ambassadeur à Tokyo. Il s'y fait de nombreux amis parmi les étudiants et les artistes. L'Ambassade de Washington est le poste pour lequel il quitte l'Orient en 1927. Ses qualités solides, son "common sense", que les Américains n'avaient pas pu, aux débuts, concilier avec sa réputation de poète, lui gagnent en peu de temps l'estime et le respect de tous. Récemment, en 1933, il a été nommé à Bruxelles, tout près de cette France, dont il a été si longtemps absent, mais qu'il a tant aimée!

C'est un homme de contrastes. Le physique est celui d'un militant: le front large, l'oeil vif, la voix claire et mesurée. Il est à la fois fougueux et patient, passionné et calme, diffus et précis, doué d'une vive imagination et d'un grand bon sens pratique, selon que nous voyons en lui le poète ou l'ambassadeur. Il "est plus que discret, secret et muet sur ses travaux et ses goûts, sauf le cas où une discussion le force à entrer dans le vif de ce sujet. On voit alors se manifester en lui la passion qu'il nourrit pour la pensée ou pour l'art. Il parle avec feu, et son immense culture lui fournit des ressources inépuisables de reports et de comparaisons." [1] Il aime le nouveau, mais pas à la manière de l'honnête Pedro, proclamant: "J'aime les choses nouvelles . . . . . Qu'on me donne du nouveau! . . . . . Mais quel nouveau? Du nouveau qui soit la suite légitime de notre passé . . . . . Du nouveau exactement semblable à l'ancien" [2] Non, ce n'est pas ce nouveau-là que Claudel aime; c'est la vie changeante,

---

[1] **Introduction à l'oeuvre de Paul Claudel, E.** Sainte-Marie Perrin, pages 20-21.
[2] **Le Soulier de Satin,** Paul Claudel.

le spectacle d'innombrables tableaux de la vie humaine; c'est l'Orient, ancien et pittoresque, le Brésil, sombre et exotique, l'Amérique, jeune et animée, toutes visions qui se succèdent les unes aux autres sur l'écran qu'est le monde. Tout pays, toute contrée est pour lui une source inépuisable de jouissances visuelles et d'inspiration poétique.

Avant d'aborder la discussion des oeuvres mêmes de Claudel, il est nécessaire pour les bien comprendre de savoir en quoi consiste sa théorie de l'art et dans quelle forme il a choisi d'exprimer cette théorie. On ne peut pas dire que ce grand poète se rattache à aucune école littéraire déterminée; il s'est créé une poétique, une métrique et une rythmique absolument nouvelles et aucunement rattachées aux formes traditionnelles de la poésie et de la prose. Comme Victor Hugo, il a cru donner une portée plus vaste à son oeuvre en répudiant toutes les règles; il le proclame dans son **Art poétique.** Il dédaigne les trois unités: il aime le contraste, le mélange incongru et est dans ceci en parfait accord avec l'auteur de la fameuse **Préface de Cromwell.** Mais Claudel va plus loin que Hugo qui respectait encore l'unité de l'action; il envoie promener toutes les règles de la versification et une bonne partie de la grammaire et de la rhétorique; il se moque de la prosodie, surtout du vers alexandrin qu'il crible de sarcasmes; il ne reconnaît qu'une loi: son "caprice". Il est plutôt regrettable que Claudel n'ait pas pu s'astreindre, tant soit peu, à ces règles qu'il regarde comme emprisonnant l'art; l'inspiration, poursuivie avec une impétuosité déréglée peut devenir stérile. Mais s'il s'était soumis, même partiellement à ces règles détestées, aurait-il eu le succès qui est le sien et qui est bâti sur son originalité? Probable-

ment, sa gloire en eût été amoindrie. Ainsi, étant donné le tempérament très particulier du poète, l'oeuvre claudélienne ne pouvait être autre. De ce mépris qu'il a pour toute loi, pour tout ce qui restreint, il résulte, malheureusement, que beaucoup de ses ouvrages, surtout dans le théâtre, manquent de logique ; il en résulte aussi une certaine obscurité voulue que même le lecteur le plus patient et le plus assidu ne peut complètement dissiper.

Passons maintenant à la forme dans laquelle sa poésie est écrite. Elle est absolument nouvelle, mais uniforme dans toute son oeuvre. Elle ne consiste pas de versets de prose rythmée ou de vers blancs comme on pourrait le croire à première vue, mais de véritables vers ou plutôt de phrases musicales, plus ou moins longues, selon que l'idée qu'elles renferment a besoin de plus ou moins d'espace. C'est la théorie "respiratoire". Les temps sont admirablement distribués, les faibles forment comme un silence ou recueillement dans lequel résonne plus harmonieusement un temps fort. Le vers claudélien a, en outre, un tel rythme, un tel enchaînement d'idées et de sons, que l'on y trouve cette proportion et cette justesse qui caractérisent le vers dit classique. La rime et le nombre métrique ne sont pas nécessaires pour constituer de la véritable poésie, pense-t-il, mais le poète peut s'en servir, réglant lui-même leur emploi et ne dépendant pas sur un schème poètique fixe. L'essence du vers n'est pas pour Claudel d'avoir un nombre déterminé de syllabes, mais "d'enregistrer tel quel l'éclair mental," d'exprimer "entre deux blancs", tout ce que l'imagination du poète peut lui suggérer en quelques secondes. Quel est le but de sa poésie? "Je voudrais

faire comprendre, nous dit-il, grâce à la richesse et à la délicatesse infinie des finales françaises, toutes les ressources d'une prosodie qui reposerait surtout, au lieu du chiffre (je dis le chiffre et non pas le nombre) sur la quantité et sur le rapprochement des timbres." [1] Il recherche, à la manière des Grecs et des Latins, "la mosaïque des mots," et un ordre fait d'harmonie et non de logique.

Il ne faut pas s'imaginer que le dédain de Claudel pour la rime et pour les formes poétiques acceptées soit le résultat de la paresse. Il n'y aurait qu'à ouvrir n'importe lequel de ses recueils pour se convaincre du contraire. Le poète paresseux qui serait tenté d'aborder la forme claudélienne comme la plus commode verrait vite son erreur. Le rythme et l'harmonie, les coupes et les enjambements, les silences et les sonorités, tout y est employé de main de maître. Claudel est un grand théoricien du rythme, possédant un merveilleux sens musical et une compréhension admirable de l'harmonie; son oeuvre en est d'ailleurs témoin. Mais il est obscur, nous insistons sur ce point, et ses plus fervents admirateurs ne peuvent le nier. Or, pour la pleine jouissance esthétique d'une oeuvre, il ne faut pas que l'esprit dépense en même temps son énergie à déchiffrer des hiéroglyphes; cela finit par agacer. Claudel estime que l'artiste ne doit pas subordonner son oeuvre au goût du public; ceci est très bien en théorie, mais dans la réalité commune, c'est autre chose. L'art suppose un public, ou alors où serait la nécessité de publier une oeuvre? L'art suppose un langage, mais un langage intelligible pour ceux à qui il s'adresse. L'art existe pour la jouissance de l'homme; si ce dernier lui est indifférent, il manque

---

[1] **Réflexions et considérations sur le vers français**, Paul Claudel.

son but. Il est sous-entendu que toutes les formes de l'art ne peuvent pas être comprises par le public tout entier; il existe certains de ces esprits raffinés, esthétiques, qui, pour être compris, demandent un certain degré de culture et d'étude qui n'est pas commun à tout le monde. Mais il ne faut tout de même pas que cette classe intellectuelle soit tellement restreinte qu'elle en devienne plutôt un groupe d'initiés. L'art est essentiellement une fonction sociale; il est appelé à plaire au public, à l'amener par des mouvements gradués et bien déterminés à une plus haute conception du beau. Il n'est pas besoin pour accomplir ce but de vulgariser l'art; loin de là. La poésie n'est pas le langage courant, c'est plutôt un langage conventionnel, mais il est absolument nécessaire qu'il soit compréhensible et acceptable. Voici une chose dont Claudel, à notre avis, ne se préoccupe pas assez, et qui explique le cercle peu nombreux de ses lecteurs.

C'est en 1887, quand le Symbolisme triomphait, que Claudel commença sa carrière littéraire et il n'est donc pas étrange que le fiévreux désordre de cette école ait beaucoup influé sur le jeune poète. Pendant ces années il fréquenta beaucoup Stéphane Mallarmé, un des symbolistes les mieux connus; l'influence qu'a eu ce dernier sur Claudel est peut-être égale à celle d'Arthur Rimbaud. Le Symbolisme, révolte contre l'école parnassienne trop rigide et trop adonnée au culte de la forme, demande un vers plus libre, plus d'expression des visions intérieurs du poète, plus de rêve et de mystère. Avec le symbolisme, le sentiment et la pensée rentrent dans la poésie, mais la clarté, la précision se perdent et, pour avoir voulu remédier à un excès, les symbolistes tombent dans un autre. Leur goût du rare, de l'exotique, de la musique s'infil-

trant partout, des sensations et émotions dominant tout dans l'art, finit par rendre toute substance irréelle, toute stabilité instable. D'autres disciples du Symbolisme se libérèrent peu à peu de son influence, mais Claudel, parti pour cette vie d'exil qu'est celle de l'ambassadeur, emporta toutes fraîches encore ces idées symbolistes qui devaient influer sur toute son oeuvre, bien longtemps après que ce genre littéraire était passé de mode en France. Même son exil n'eut rien de stable, sa vie fut un perpétuel voyage à travers le monde; il ne put jamais s'arrêter assez longtemps pour recouvrer une stabilité quelconque. "Mon âme furtivement passe entre les mondes décollés." [1] L'obscurité qui en résulte est accrue par la lecture d'écrivains tels qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, les Prophètes, l'Apocalypse, tous des visionnaires qui nous parlent de leur vision, mais qui ne s'attardent pas à nous l'expliquer. Son symbolisme est fait de rêves et de pensées si fragiles qu'en les expliquant on craindrait de les voir se dissoudre; il réveille la vie à des profondeurs inconnues, où il retrouve les liens mystérieux et si frêles qui unissent des êtres que des mondes séparent; sa poésie est comme un voile sombre et immense, à travers les déchirures duquel jaillit de temps à autre un éclair révélateur.

Cet essai n'ayant pour but ni d'analyser ni de commenter tous les ouvrages de M. Claudel, tâche beaucoup trop vaste pour être abordée ici, nous n'attirerons l'attention que sur les oeuvres principales de l'ensemble plutôt touffu et nous ne soulignerons que les caractéristiques les plus frappantes. L'oeuvre de Claudel peut être divisée en trois parties, étroitement reliées les unes aux autres; il est à la fois poète, dramaturge et essayiste.

---

[1] **Feuilles de Saints,** Paul Claudel.

L'élément spirituel domine toute sa poésie; mystique, il cherche au moyen des choses extérieures à élever l'âme jusqu'à la contemplation de la Perfection. Pour exprimer ce mysticisme, il emploie le symbole, ou plutôt tout a un symbole pour lui, un sens caché, mais non indéchiffrable, et qu'il recherche jusque dans les moindres aspects de la nature. L'attention qu'il prête aux détails ne l'empêche cependant pas de faire ce qu'il appelle lui-même un "rassemblement" du monde, car c'est à l'Unité que tend tout ce qui existe. Il faut l'entendre nous le dire.

"Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total!
O crédo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un coeur catholique!
Où que je tourne la tête,
J'envisage l'immense octave de la Création!
Le monde s'ouvre et, si large qu'en soit l'empan, mon regard le traverse d'un bout à l'autre." [1]

C'est ainsi que par l'interpénétration de tous les éléments qui composent notre monde, nous aboutissons à l'Infini. Le monde forme un tout complet, dont nous formons chacun une partie. "La terre tient au ciel, le corps tient à l'esprit, toutes les choses qu'Il a créées ensemble communiquent, toutes à la fois sont nécessaires l'une à l'autre." [2]

**Les Cinq Grandes Odes** ont pour sujet principal la joie spirituelle du poète qui s'empare de la création toute entière pour l'offrir au Créateur dans un élan de l'âme impossible à décrire. Le réalisme et le symbolisme, principes contradictoires, se retrouvent dans ces **Odes.** La première, intitulée "Les Muses", nous montre les neuf soeurs; il en est de silencieuses, vivant dans le passé et qui sont la mémoire de l'homme; il en est d'autres qui, plus vivantes, inspirent la beauté. Le vers est tumultueux, sans suite dans les idées,

---

1 "Ode II. L'Esprit et l'Eau", **Cinq Grandes Odes,** Paul Claudel.
2 **L'Announce faite à Marie,** Paul Claudel.

mais d'une rare beauté. Le poète affirme ici, comme ailleurs, sa doctrine poètique:

> "O mon âme impatiente, pareille à l'aigle sans art!
> Comment ferions-nous pour ajuster aucun vers? à l'aigle qui ne sait pas faire son nid même?
> Que mon vers ne soit rien d'esclave! mais tel que l'aigle marin qui s'est jeté sur un grand poisson.
> Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et l'éblouissement de l'écume!"

Le feu lyrique, qui dans la première Ode est encore languissant et voluptueux, se spiritualise dans la seconde, "L'Esprit et l'Eau." Ici nous voyons comme un élan du monde physique vers Dieu, élan qui s'accentue dans les Odes suivantes. Quoique séparés de Dieu dans cette vie, un élément fluide, esprit ou eau, nous relie à Lui et nous libère de tous liens terrestres. Dans "Magnificat", le poète remercie Dieu de ses bienfaits, parmi lesquels est la naissance de sa fille aînée, Marie. L'Ode IV, intitulée "La muse qui est la Grâce", résume le conflit entre la joie humaine et la joie divine. En vain la barque, symbole de l'homme, se défend, elle finit par s'abandonner à l'appel incessant de la mer, symbole de la Grâce de Dieu. "La Maison Fermée", l'Ode V et dernière, a pour thème la nécessité pour le poète de regarder dans lui-même pour y trouver Dieu et pour tout réunir en Lui. Les Odes sont complétées par un "Processional pour saluer le siècle nouveau", dont les vers sonores à la forme biblique, ressemblent aux accents solennels d'un Te Deum.

L'élément lyrique, que nous avons déjà noté dans les **Odes,** s'accentue et finit par pénétrer toute l'oeuvre de Claudel; même son théâtre ne peut être appelé qu'une "explosion de lyrisme". Le plus beau de cette poésie est compris dans les **Cinq Grandes Odes,** dans **La Cantate à trois voix,** et dans la **Corona Benignitatis anni Dei.** Il faut distinguer le lyrisme claudélien du

lyrisme moderne qui nous est plus familier; Claudel se rapproche de Pindare et des prophètes hébreux et ses poèmes lyriques ressemblent plus à des hymnes liturgiques qu'aux lamentations d'un poète, déployant sa sentimentalité. La vigueur se trouve alliée à une exquise délicatesse descriptive, remarquable surtout dans **La Cantate à trois Voix,** ou Laeta, Fausta et Béata chantent le charme de "cette heure qui est entre le printemps et l'été," interrompant de temps à autre leurs effusions pour nous donner un cantique, tel celui du Rhône ou celui de la Pologne, où éclate l'amour sauvage voué à la patrie.

Ouvrons maintenant **la Corona Benignitatis anni Dei,** un recueil de poèmes commémorant les grandes fêtes de l'année. Claudel décrit plusieurs scènes touchantes de l'Evangile, telle la Présentation au Temple, où il peint, avec une précision et une vivacité rares, le petit groupe attendant dans l'aube froide et pluvieuse. Peu de poètes ont su exprimer le sentiment religieux avec une pareille intensité. Parmi les poèmes nombreux qui constituent la **Corona,** nous trouvons un groupe admirable des Apôtres; n'oublions pas non plus de citer "L'Enfant Jésus de Prague," inspiré par une statuette placée dans la chambre de ses enfants, et surtout le magnifique "Hymne au Saint Sacrement", aux accents si émouvants.

Nous ne pouvons pas passer outre sans mentionner le recueil intitulé **Feuilles de Saints,** groupe de poèmes dédiés à plusieurs grands saints et saintes. Dans un de ceux-ci, "Sainte Thérèse", se croisent deux thèmes déjà bien usés, mais résuscités avec beaucoup de force et de beauté lyrique: la faiblesse de l'homme et son désir inassouvi d'une perfection et d'un bonheur plus grands.

"Une porte, une porte, ô mon âme, une porte pour
sortir de l'éternelle vanité!
Une porte, n'importe par où, mais dites que dès maintenant il y a une porte pour échapper
A cette vie qui n'est qu'un rêve lourd entre deux
digestions!"

Ce désir ardent, Claudel a su le réaliser, le secret du bonheur il l'a découvert et il nous le dit dans ces termes:

"Ce que tu cherchais si loin, l'Eternité dès cette vie
accessible à tous les sens,
Lève les yeux et tiens-les fixés devant toi, c'est là,
et regarde l'Azyme dans la monstrance." [1]

Mentionnons aussi son beau portrait de "Sainte Geneviève" et celui de "L'Architecte", dédié à la mémoire de son beau-père.

A côté de ces grandes oeuvres, nous voyons bien d'autres belles pièces de vers, tel que **Le Chemin de la Croix,** les émouvants **Poèmes de guerre, La Messe là-bas,** dune beauté impressionnante, un recueil de **Morceaux choisis,** qui est une collection de beaux petits joyaux poétiques, ses **Vers d'exil,** dans lesquels il décrit la poignante nostalgie qui s'est emparée de son âme: "Que la mer était triste et que le ciel est noir."

Le symbolisme des premiers drames de Claudel est presque aussi obscur que celui de ses **Odes.** Les personnages bizarres qu'il met en scène ne sont que des abstractions parlant un langage sibyllin, "des voix criant dans le désert"; les drames eux-mêmes ne sont pas de vraies pièces de théâtre, mais des symboles lyriques, plus ou moins obscurs. Ceci est vrai surtout aux débuts, car l'auteur évolue de plus en plus vers la clarté et ses dernières pièces peuvent être comprises à la première lecture.

---

[1] **La Messe là-bas,** Paul Claudel.

Dans **Tête d'or,** Claudel joint à un art abrupt et cyclopéen la grandeur dévastée d'un Eschyle. Tout est confus et lugubre dans cette pièce, qui est le symbole de la misère d'une humanité sans Dieu. Simon Agnel, jeune paysan ambitieux, est une espèce de surhomme sans foi ni loi qui s'impose à un peuple, renverse un gouvernement et se fait proclamer roi. Il exile la Princesse, fille du roi déchu et, resté seul maître, il entreprend la conquête du monde, mais, sur les confins de l'Asie, dans un endroit sauvage des Karpathes, il est blessé mortellement. La Princesse, qui suivait l'armée et que des soldats ont crucifiée dans ce lieu désert, réussit à se détacher et, pitoyable, elle tente de soulager Agnel qui meurt dans ses bras. C'est le drame de l'ambition déçue, de l'effort qui, "arrivé à une limite vaine, se défait lui-même comme un pli." C'est un drame dont l'étrangeté, la sauvagerie épique, fait preuve d'un génie qui ne sait plus se contenir.

**La Ville** est une vision apocalyptique de la révolution. La cité détruite ne se relèvera par aucun effort humain, mais seulement à la voix du poète Coeuvre, inspiré par Dieu. **L'Echange** qui appartient aussi à cette première période de la carrière littéraire de Claudel, porte les traces d'un premier contact avec les moeurs américaines. Dans ce drame émouvant, le poète fait de l'héroïne, Marthe Laine, le symbole de la valeur qui ne s'échange pas. Son mari, Louis Laine, est l'incarnation de l'esprit commerçant américain, mais sans ses qualités. Thomas Pollock aime Marthe, qu'il voit malheureuse avec un mari qui ne la comprend pas, et il propose à ce dernier de lui céder sa propre femme, qu'il divorcera, contre Marthe. Laine accepte, mais pour Marthe, créature d'élite, le

mariage est un sacrement et elle est ferme dans sa résolution de demeurer fidèle à son mari, même après la mort de celui-ci. Claudel a ici donné voix à beaucoup de ses propres sentiments: le voyageur, Louis Laine, est le portrait de ses rêves d'aventures, Marthe exprime la nostalgie amère de l'exilé:

> "Je te salue distance!
> Je me tiens debout sur cette terre de l'Occident, ô terre qui a été trouvée au delà de la pluie . . . . .
> O terre d'exil, tes campagnes me sont ennuyeuses et tes fleuves me paraissent insipides!"

**La Jeune Fille Violaine** est une première étude sur le thème que Claudel développa plus complètement dans sa superbe **Annonce faite à Marie,** pièce d'une rare beauté spirituelle. Les deux versions sont un peu différentes l'une de l'autre, mais la trame est essentiellement la même. Ce drame nous transporte au Moyen Age, à la ferme de Combernon, dépendant du monastère de Monsenvierge, et appartenant à Anne Vercors. Violaine est une de ces femmes-anges, comme Claudel ne se lasse jamais d'en peindre, telles Pensée, Marthe Laine, Béata; elle aime Jacques Hury, à qui elle est fiancée, et est aimée de lui. Heureuse et candide, dans un accès de folle générosité, elle donne un baiser à Pierre de Craon, un architecte lépreux. "Il était si malheureux et moi j'étais si heureuse", dit-elle. Mara, sa jalouse cadette, qui aime aussi Jacques, surprend ce baiser. Sur ce, Anne Vercors part pour Jérusalem, après avoir tout arrangé pour le mariage de Violaine et de Jacques, mais sa femme se laisse dominer par Mara et Violaine se sacrifie. Devenue lépreuse, elle vit en recluse jusqu'à ce que Mara, qui a épousé Jacques, vienne la supplier de résusciter son

enfant mort. Le miracle accompli, grâce à la foi touchante de Violaine, Mara, toujours torturée par sa jalousie, la paye de la plus noire ingratitude en renversant une charrette de sable sur elle. Pierre de Craon la transporte à Vercors, où elle meurt, après avoir fait ses adieux à tous ceux qu'elle a aimés, y inclus son père qui est revenu de son pèlerinage. La personnalité aérienne de la douce Violaine domine toute la scène; sa sainteté fait encore place à son ancien amour, qui a pris le caractère d'un amour mystique plutôt qu'humain. "Jacques, dit-elle au fiancé infidèle, quand tu entendras à ton tour la grande porte de la mort craquer et remuer, c'est moi de l'autre côté qui suis après." Le drame, commencé par le récit de l'Angélus du matin, se termine aux sons de la cloche de Monsenvierge, rappelant à la campagne qui s'endort, l'Annonce faite à Marie. A mon avis, c'est une grave faute artistique d'avoir fait de Violaine une lépreuse; ceci excuse l'infidélité de Jacques et la dureté de Mara, sans cependant amoindrir le caractère angélique de Violaine. Le symbolisme et le mysticisme sont très marqués: Mara est le symbole de l'amour profane, Violaine de l'amour mystique. La pièce est pleine d'une atmosphère de grandeur religieuse et d'un certain élément pathétique très touchant, tel que ces mots de Violaine:

"Que demande-t-on d'une fleur
Sinon qu'elle soit belle et odorante une minute, pauvre
fleur, et après ce sera fini."

La plus originale des pièces de Claudel est peut-être **Partage de Midi,** qui symbolise le conflit entre l'Action et l'Ame: c'est le sombre drame de la passion. Les

principaux personnages sont: Ysé, femme belle et passionnée, mais dépourvue de toute spiritualité, pour qui la vie et l'amour sont tout: De Ciz, son mari, un homme médiocre; Amalric, l'homme d'action, l'aventurier, le conquérant; et Mesa, le visionnaire, le mystique. Nous voyons ces quatre personnages réunis pour la première fois sur un bateau en route pour l'Extrême-Orient; il est "Midi au ciel, midi au centre de notre vie," nous dit l'un d'eux. Mesa offre à De Ciz un poste lucratif, mais mortel, dans le Siam. Le mari expédié, ce crime profitera-til à Mesa? Non pas, c'est Amalric qui en bénéficiera et qui survivra; la passion absolue de Mesa fait peur à Ysé, qui s'enfuit pour rejoindre Amalric. Un an après, Mesa la retrouve avec leur enfant dans une ville du Sud de la Chine, assiégée par les Boxers. Il a un sauf-conduit qui lui permet d'aller où il veut, il implore Ysé de le suivre, mais elle choisit par son silence de rester avec Amalric. Ce dernier, furieux à la vue de son rival, se jette sur lui, le blesse, lui vole le sauf-conduit et emmène Ysé en sûreté. Mesa va mourir seul, abandonné, mais Ysé, par une suprême volte-face, abandonne le salut et vient rejoindre dans la mort celui qu'elle a méconnu et avec qui elle va tenter la grande aventure de l'Eternité: "L'Esprit vainqueur dans la transfiguration de Midi." Ces derniers mots nous donnent la clef de l'énigme; Midi, c'est l'amour humain que doit purifier la souffrance et le sacrifice avant qu'il ne puisse satisfaire l'âme.

**L'Otage**, inspiré par un souvenir d'enfance, est une des pièces les plus intéressantes et les plus poignantes qu'ait écrites M. Claudel. Sygne de Coufontaine, dernière descendante d'une noble famille massacrée pendant la Révolution, a, au prix de mille sacrifices,

reconstitué morceau à morceau, l'ancien patrimoine des Coufontaine. Son cousin Georges revient de France et ils projettent de se marier pour perpétuer leur race. Mais Georges ne revient pas seul de l'exil; il amène avec lui l'otage de Napoléon, le pape Pie VII, qu'il demande à Sygne de cacher. Sur ces entrefaites apparaît le préfet, Toussaint Turelure, ancien valet et meurtrier des Coufontaine, un arriviste vulgaire, ambitieux, rapace, mais qui aime Sygne. Il connaît le secret de la jeune fille et il lui propose de sauver le Pape en l'épousant lui, Turelure. L'intensité du conflit dans l'âme de Sygne est admirablement dépeint par M. Claudel; révoltée, elle préfère perdre la vie que s'imposer un pareil sacrifice. C 'est un humble prêtre de campagne, rude et tendre, à qui revient la tâche de guider son âme pendant ces instants terribles d'indécision. Elle refuse de s'avilir, de manquer à l'honneur de sa race et à la promesse faite à son cousin; le prêtre l'exhorte en vain à se sacrifier pour le Saint Père, lui assurant toutefois qu'ellle n'est sous aucune obligation religieuse de le faire. Il va lui donner l'absolution quand, soudain, elle se trouble, elle hésite, et ici nous entendons ce dialogue magnifique et poignant, culminant dans l'acceptation du sacrifice:

> Sygne — "Mon Dieu! Cependant vous voyez que je vous aime!"
> M. Badilon — "Mais non jusqu'aux crachats, à la couronne d'épines, à la chute sur le visage, à l'arrachement des habits et à la croix."
> Sygne — "Vous voyez mon coeur."
> M. Badilon — "Mais non point à travers cette grande rupture à mon côté."

Ellle accepte le sacrifice, épouse Turelure, et oblige son cousin à signer un papier renonçant à son titre et à son bien en faveur du fils de Turelure.

Georges consent, car de son consentement dépend le retour du roi, mais, furieux, il tire sur l'infâme qui lui a tout volé: Sygne se jette entre les deux hommes et reçoit la balle destinée à son mari, Georges est tué en essayant de fuir. Epuisée par tant de durs sacrifices, Sygne n'a plus le courage de pardonner à Turelure et meurt impénitente. Cette pièce constitue une étude de psychologie religieuse admirable: le sacrifice terrible demandé à l'âme qui l'accepte, non par obligation, mais par amour. L'auteur représente avec force, nous pouvons même dire avec une brutalité blessante, l'écroulement de l'ancien régime, la ruine de ce que fut autrefois la maison, la race. Mais, quoique attristé par cette chute irréparable, il lève les yeux plus haut, vers ce royaume qui n'est pas de ce monde: l'Eglise est sauvée, voilà ce qui compte et Sygne, représentant l'ordre ancien, nous montre la portée de son sacrifice: "J'ai sauvé le prêtre éternel." Mais ajoutons une critique: le catholicisme de ce drame, ainsi que celui de **l'Annonce**, est trop dur et tourmenté, les renoncements qu'il impose ne sont pas tout à fait ceux de la religion de Jésus, il y manque la bonté et la paix.

Dans **le Pain dur**, nous retrouvons Toussaint Turelure, devenu ministre de Louis-Phillippe, et son fils, Louis. Conseillé par la Juive Sichel, Turelure refuse toute aide à son fils et le réduit à la faillite. Le jeune homme désespéré, l'assassine. Le caractère de Louis est intéressant, surtout à cause des luttes intérieures, provoquées par l'héritage de sang mêlé qu'est le sien; son enfance malheureuse l'a aigri, aucune affection humaine, sauf celle de Lümir, n'est jamais venue adoucir sa vie. "Ma mère a mieux aimé mourir que de me voir et mon père, dès que je suis

né, a mis tout son coeur à me détester." Lümir, la petite Polonaise au coeur ardent et farouche, va aussi lui manquer; l'appel de la patrie est pour elle plus fort que celui de l'amour et Louis, resté seul, épouse l'ambitieuse Sichel. De ce ménage disparate naît une fille, Pensée, l'héroïne du **Père humilié.** C'est une belle jeune aveugle, qu'aiment Orian et Orso de Homodarmes, les deux neveux du Pape Pie IX. Orian périt sur le champ de bataille et Orso, pour sauver l'honneur de la jeune fille, l'épouse et adopte le fils qu'Orian a donné à Pensée.

Un des derniers ouvrages de Claudel, **Le Soulier de Satin,** se rapproche par la forme et le thème du théâtre de Calderon que Claudel a toujours beaucoup admiré. Il est à peu près impossible de résumer ce drame immense qui a pour scène le monde entier. C'est un enchevêtrement de plusieurs trames, les actions se suivent sans beaucoup d'enchaînement logique et ont pour cadre tantôt l'Espagne du XVI siècle, tantôt le nord de l'Afrique, ou bien encore l'Amérique, nouvellement découverte par Colomb. Un lien rejoint tant bien que mal tous ces épisodes, accumulés les uns sur les autres par la fantaisie de l'auteur; c'est l'amour de Rodrigue et de doña Prouhèze, amour qui ne sera jamais satisfait car trop de personnes et de circonstances les séparent. Sachant que son amour la poussera à rejoindre Rodrigue en dépit du devoir, doña Prouhèze confie à la Vierge son soulier de satin, la priant de la retenir quand viendra la tentation et "quand j'essayerai de m'élancer vers le mal, dit-elle, que ce soit avec un pied boiteux!" Dans une des plus belles scènes de la pièce, conseillée par son ange gardien, elle renonce à don Rodrigue, qu'elle ne reverra que le jour de sa mort. Quant à lui, après

une existence de gloire comme vice-roi d'Amérique, vaincu par l'âge, ayant perdu la faveur royale, il finit ses jours chez des soeurs missionnaires qui l'ont recueilli par charité. Claudel a voulu peindre dans ce drame gigantesque le conflit énigmatique dans le coeur de l'homme que rien ne peut rassasier et qui ne peut acheter ce qu'il désire qu'au prix de la mort! "Enorme drame, nous dit l'auteur, . . . mélange incongru de bouffonnerie, de passion, et de mysticité qui touche à des points obscurs de l'âme et de la pensée." [1]

L'oeuvre dramatique de Claudel est, comme nous l'avons dit, énorme; il est, par conséquent, impossible d'entrer plus en détails ici. Nous ne pouvons, cependant, oublier de mentionner des pièces telles que **Le repos du septième jour,** son oeuvre la plus orientale, **La nuit de Noël de 1914, Le livre de Christophe Colomb,** et surtout ses deux farces lyriques: **Protée** et **l'Ours et la Lune,** dans lesquelles il montre une verve spirituelle que l'on n'attendait pas de lui.

Si on voulait caractériser d'un mot le théâtre de Claudel, comme du reste toute son oeuvre, il faudrait dire que c'est une liturgie qui soulève l'homme vers Dieu en s'appuyant sur le monde . . . Il y a là un très grand art et un résultat spirituel que l'on n'aurait pas cru possible dans notre époque de matérialisme." [2] Claudel fait preuve d'un don dramatique que l'on ne peut nier quand on contemple la série des nombreux personnages qu'il a créés. Nous y voyons Anne Vercors, le chrétien du Moyen Age, Pierre de Craon, l'architecte que le malheur a élevé, Simon Agnel, "Tête d'or," ambitieux et orgueilleux, Turelure, l'odieux arriviste, Amalric et Louis Laine, les aventuriers, les

---

[1] **Nouvelles littéraires,** 18 août, 1925.
[2] **Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine,** Calvert, pages 188-9.

hommes d'action, Mesa, le mystique, Rodrigue, en qui l'ambitieux, l'aventurier et le mystique se trouvent réunis. Parmi les figures féminines de M. Claudel, il y a des esquisses pâles et pathétiques telles Pensée, Marthe, Violaine, d'autres fortes et héroïques, telles Sygne et Prouhèze, d'étranges comme Lümir, la sauvage petite Polonaise, des passionnées comme Ysé, et enfin, à l'autre extrême, les figures dures de Mara, la jalouse, et de Sichel la Juive.

Comme essayiste, Claudel a écrit des ouvrages tels que **le Développement de l'Eglise, Connaissance de l'Est, Connaissance du Temps, Art poétique, Réflexions et propositions sur le vers français.** Sa doctrine poétique que nous avons déja discutée, est renfermée dans deux de ceux-ci: **L'Art poétique** et **Réflexions et propositions sur le vers français.** Il ne serait pas inutile non plus d'attirer l'attention du lecteur sur sa **Connaissance de l'Est.** C'est un album féerique, décrivant la vie chinoise et des paysages exotiques. Claudel a su emprunter une âme orientale pour nous révéler l'étrange mentalité du Chinois; nous notons aussi l'influence orientale dans le désir de l'auteur pour plus d'harmonie des couleurs et des formes, qui prennent pour lui des significations psychologiques.

Quel est le message, encore obscur, que Claudel s'efforce de transmettre à notre génération? Il est venu pour nous rappeler que ce monde n'est qu'un pèlerinage vers quelque chose de meilleur, il apporte à la jeune génération, accoutumée aux théories bergsonniennes, la vision reposante de l'Unité absolue. Chaque détail de son art est témoin d'un esprit impatient de toute entrave, dédaignant la grand'route et cherchant un chemin à lui seul. Il hésite, il se perd quelquefois, mais, persistant, poursuit plus avant sa recherche pour

l'Idéal, se forgeant un guide des exigences de son inspiration et créant une doctrine de sa fantaisie. De ce caractère très particulier du poète, il résulte que sa poésie est captivante par un certain charme bizarre et exotique. Il est souvent absurde, extravagant, déraisonnable; parfois, ses drames ne sont autre chose que des dialogues psychologiques, des divagations entre les éléments contradictoires de sa personnalité, mais l'on ne peut nier que cet écrivain, qui nous exaspère à plaisir par son obscurité, ne soit un grand poète. Sa forme sera probablement peu employée par d'autres, car elle ne peut être dignement maniée que par un artiste du tempérament de Claudel: c'est ce qui convient le mieux à son génie et à sa poésie; chez un autre, elle serait vite déchue.

**Gabrielle Poillon**

# FINIS